René MARAN

BATOUALA

le

MoKoundji

A. P.
2709
R3-
(C)

MANIOC.org
Bibliothèque municipale de Bordeaux

Papeterie BÉNARD
DÉPOT
des CARTES
de l'ÉTAT-MAJOR
10, Galerie de l'Odéon, 10

480

MANIOC.org
Bibliothèque municipale de Bordeaux

Batouala

le mokoundji.

MANIOC.org
Bibliothèque municipale de Bordeaux

MANIOC.org
Bibliothèque municipale de Bordeaux

A.P. 2702 Rés. C.

MANIOC.org
Bibliothèque municipale de Bordeaux

I

Le feu que l'on a coutume d'allumer chaque soir, en laissant un grand amas de cendres chaudes encore, s'est lentement consumé au cours de la nuit.

Le mur circulaire de la case suinte. Par le trou lui servant de porte filtre une confuse clarté. Discret, continu, sous le chaume on entend le frottement des termites.

A l'abri de leurs galeries en terre brune, ils y fouillent les branchayes de la toiture basse, qui leur offre un refuge contre l'humidité et contre le soleil.

Dehors, des coqs chantent. A leurs "kékérékés" se mêlent le chevrottement des cabris sollicitant leurs femelles, le ricanement des toucans, puis, là-bas, au fort de la haute brousse bordant les rives de la Pombo et de la Bamba, l'appel rauque des "bacouyas" à gueule de chien.

Le jour vient.

Bien que lourd de sommeil encore, le chef Batouala, Batouala, le mokoundji de tant de villages, percevait parfaitement ces rumeurs. Il bâillait, avait des frissons et s'étirait, ne sachant pas s'il devait se rendormir ou se

lever.

Se lever! N'Gakoura, pourquoi se lever? Il ne voulait même pas le savoir, dédaigneux qu'il était des résolutions simples à l'excès ou à l'excès compliquées.

Or, rien que pour découcher, il fallait un énorme effort. La décision à prendre semblait être très simple en soi. En fait, elle était difficile, réveil et travail n'étant qu'un, du moins pour les Blancs.

Ce n'est pas que le travail l'effrayât outre mesure. Robuste, membru, excellent marcheur, adroit au lancement de la sagaie ou du couteau de jet, à la course ou à la lutte, il n'avait pas de rival.

D'un bout à l'autre de l'immense pays banda, on reconnaissait sa force légendaire, ses exploits, amoureux ou guerriers, son habileté de vaillant chasseur se perpétuaient en une atmosphère de prodige. Et quand "Peu", la lune, au ciel gravitait, dans leurs lointains villages: m'bis, dakpas, dakoua et langbassis chantaient les prouesses du grand mokoundji Batoualа, cependant que les griots descendantes des balafons et

des Koundés, s'unissaient au tam-tams des li'nghas.

Le travail ne pouvait donc pas l'effrayer.

Seulement, dans la langue des blancs, ce mot revêtait un sens étonnant. Il signifiait fatigue sans résultat immédiat ou tangible, soucis, chagrins, douleur, usure de santé, poursuite de buts imaginaires.

Ah! comme ils feraient bien mieux, les blancs, de rentrer chez eux, tous. Ils feraient mieux de limiter leurs désirs, à des soins domestiques ou à la culture de leurs terres, au lieu de les diriger à la conquête d'un argent stupide.

La vie est courte. Le travail est pour ceux qui ne la comprendront jamais. La fainéantise ne dégrade pas l'homme. A qui voit juste, elle diffère de la paresse.

Quant à lui, jusqu'à preuve du contraire, il voulait croire que, ne rien faire, c'était, simplement, profiter de tout ce qui nous entoure:

[illegible]. Car vivre au jour le jour, sans se rappeler hier, sans se préoccuper du lendemain, ne pas prévoir: voilà qui est [illegible] qui est [illegible] parfait.

Au fond, pourquoi se lever? On est mieux assis que debout, mieux couché qu'assis. La natte sur laquelle il reposait, dégageait une bonne odeur d'herbe fanée. La dépouille d'un bœuf sauvage frais tué ne pouvait la surpasser en souplesse. Par conséquent, au lieu de rester là à rêvasser, en fermant les yeux, que n'essayait-il de se rendormir? Ainsi il lui serait loisible par ainsi d'apprécier à sa valeur la perfection moelleuse de son "boubo."

Auparavant, il lui fallait raviver le foyer. Quelques brindilles de bois mort et un peu de paille suffiraient. Des joues gonflées, il soufflerait sur la cendre où couvaient des étincelles. Peu après, suivie de crépitements, âcre, et suffocante, la fumée dérouterait ses spirales. Et viendrait l'éclosion des flammes, précédant la marche envahissante de la chaleur.

Alors, dans la case attiédie, le dos au feu, il n'aurait plus qu'à dormir à nouveau, allongé comme un

phacochère. Il n'aurait plus qu'à se réchauffer au brasier comme un iguane au soleil. Il n'aurait plus qu'à imiter la "yassi" avec qui il ~~[illegible]~~ vivait depuis si longtemps.

Son exemple était excellent. Tranquille, nue, la tête appuyée contre un billot, les mains sur le ventre, les jambes écartées, elle faisait "gologolo", elle ronflait, quoi! accotée à un ~~[illegible]~~ foyer, éteint lui aussi.

Le bon sommeil qu'elle dormait! Parfois, ~~[illegible]~~, elle tâtait ses mamelles flasques et ridées, ~~[illegible]~~ semblables à des feuilles de tabac séché, se grattait en poussant de longs soupirs. Ses lèvres remuaient. Elle ébauchait des gestes. Bientôt le calme revenait, et son ronflement égal.

~~[illegible]~~

Dominant les cabris, les poules et les canards, en un renfoncement, derrière les fagots, tête à queue sur la pile de paniers à caoutchouc, Djouma, le petit chien roux et triste, somnolait.

De son corps ~~[illegible]~~ amaigri de privations, on ne voyait guère que les oreilles, droites, pointues, mobiles. De temps à autre, ~~[illegible]~~ agacé d'une puce ou piqué d'une tique, il les

secouait. D'autres fois, il grognait sans ~~plus~~ bouger plus que Yassiguindja, la yassi préférée de Batouala, le mokoundji. Ou encore, visité de rêves cyniques, ~~[illegible]~~ ses aboiements ~~[illegible]~~ étouffés, il invectivaient contre le silence et ouvrait la gueule pour happer du vide...

~~Cependant~~ Batouala s'était accoudé. ~~[illegible]~~ Vraiment, il n'y avait même plus moyen d'essayer de dormir! ~~[illegible]~~ Tout se liguait contre son repos. Le brouillard bruinait par l'entrée de sa case. Il faisait froid. Il avait faim. Et le jour croissait.

D'ailleurs où et comment dormir? Rainettes-forgerons, crapauds-buffles et grenouilles mugissantes à l'envi coassaient au ~~[illegible]~~ des herbes touffues et mouillées, dehors. Autour de lui, ~~[illegible]~~, malgré le froid, et parce que le feu éteint n'avait plus de fumée pour les étourdir, ~~[illegible]~~ "fourous" et ~~[illegible]~~ moustiques ~~[illegible]~~ bourdonnaient, bourdonnant. Enfin, si les cabris étaient partis ~~[illegible]~~ au ~~[illegible]~~ chant du coq, les poules demeuraient, qui menaient grand tapage.

Les canards, eux-mêmes, les placides canards, ~~[illegible]~~, ~~[illegible]~~ réunis autour d'un chef de bande, — en portant le cou à gauche, en le retirant pour l'

allonger incontinent à droite, en le baissant, en le haussant, toutes et tous gloussaient d'étonnement.

Il semblait que fut survenu un phénomène plus extraordinaire que tous les phénomènes connus des canards. [illegible] Ils remuaient leur queue, cancanaient, cherchaient à droite, à gauche, partout, avaient l'air de s'interroger.

Lorsqu'ils eurent avoir trouvé ce qu'ils cherchaient: graves, importants, maladroits, l'un derrière l'autre, et par rang de taille, ils firent le tour des paniers à caoutchouc, en répétant les mêmes gestes, [illegible].

A chaque pas de leur dandinante promenade, le poids de leur gorge les précipitait un peu en avant [illegible].

Cahin-caha, ils firent tenir conciliabule [illegible] un coin [illegible]. De loin en loin, [illegible] ils regardaient anxieusement du côté de la sortie.

Brusquement, l'un d'eux se décida. Il fit

cinq ou six pas vers où le jour blanchissait, apeuré, battit le sol des ailes afin d'accélérer son élan, s'engouffra par l'ouverture, disparut.

Les autres de l'imiter aussitôt.

Et voici qu'à présent se réveillait Djouma, le petit chien roux et triste.

Ce n'est point que ce bruit l'eût troublé. Il y était habitué depuis tant de lunes! Déjà, du temps de sa mère, que ses maîtres avaient mangée, chaque matin ressuscitait pareil vacarme. Peut-il en être autrement, lorsque bêtes et gens n'ont qu'une même habitation pour abriter leur sommeil?

N'empêche! Au début, la vie lui avait paru pénible. Il ignorait son métier de chien jusqu'à oublier d'aboyer à tout venant. Il lui avait-il fallu endurer les sévices de Batouala et les rebuffades de Yassiguindja. Et la narquoise hostilité des cabris jointe à l'affairement effaré des volailles avaient failli l'affoler.

Maintenant ayant réagi, il était hargneux à souhait. Le moindre appel provoquait sa défiance, lorsqu'il ne le faisait pas décamper. La vue d'un blanc

ou d'une chéchia de tourouzou, et il prenait la trousse

prendre la trousse, tant à force de craindre les coups il

sa sagesse s'était il avait acquis d'intelligence.

développée.

Il avait facilement conclu la paix avec tous. Ceux-ci qui ne l'encourageaient plus. Certains jours même, ils ne dédaignaient pas de jouer avec lui.

S'il se réveillait, ce n'était donc pas qu'on l'eût dérangé. Ce n'était pas non plus qu'il fut fatigué d'avoir trop dormi. On ne dort jamais assez. A ce point de vue il partageait les idées de Batouala, son maître.

Il se réveillait parce qu'il lui fallait se réveiller.

Dans la vie d'un makoundji en effet, un chien ne compte pas plus que les hennissements d'un "m'Barta". Un chien? Ça s'assomme, se mange, ou se châtre! On vous lui coupe les oreilles. Qu'est-ce que cela peut bien faire? N'est-il pas moins que rien? On s'en sert de lui un peu, à la saison des fous de trousse. Il excelle à poursuivre le gibier. A part cela, comme il est inutile, on ne s'en occupe pas.

se levait.

Il y avait belle lunette que rien de l'esprit des hommes n'était étranger à Djouma, le petit chien roux. Il y avait longtemps qu'il n'ignorait plus que, s'il restait à faire grasse matinée, personne ne lui porterait de quoi manger.

C'est pourquoi il se levait. Ne savait-il pas qu'à l'aube, il fait bon d'avaler le crottin des chevreaux! Il a encore goût de lait. Repas succulent! Il le parait davantage au chien qui n'a rien d'autre à se mettre sous les crocs!

Du crottin, il en trouverait sûrement! Trop de fraîcheur régnait encore pour que les bousiers fussent déjà au travail. Quel bonheur! Il se pourrait même, si la chance le favorisait, qu'il dénichât des oeufs de pintade au cours de ses divagations. Toutefois, il ne fallait pas trop y compter...

Debout, Djouma se lécha le ventre et les pattes, s'ébroua vigoureusement et s'épuça. Puis, la queue entre les jambes, le museau à ras de terre, flappi et misérable, il se traîna en titubant vers la porte.

Ayant appris à dissimuler ses moindres sentiments, il feignait-il l'infinie lassitude d'un ennui sans borne. Toute gaieté de sa part aurait pu inciter Batouala à le suivre. Or, c'est cela qu'il ne fallait pas. Sinon, adieu, butins de hasard, sur lesquels parfois l'on tombe en arrêt!...

Batoumala songeait. Djouma, les poules, les cabris et les canards étaient partis. Il sentit qu'il se devait de les imiter. Et puis, il y avait cette fête de la circoncision! Il n'avait encore invité personne. Il était temps de réparer cet oubli.

Une fois qu'il se fut frotté les yeux et mouché des doigts, il se leva en se grattant. Il se gratta sous les aisselles. Il se gratta les cuisses, la tête, les fesses, les bras. Se gratter est un exercice excellent. Il active la circulation du sang. C'est aussi un plaisir et un indice. On n'a qu'à regarder autour de soi. Au sortir du sommeil, tous les êtres animés se grattent. Leur exemple est bon, puisque naturel. Est mal réveillé qui ne se gratte pas.

Mais si se gratter est bien, bâiller vaut mieux. C'est une façon de chasser le sommeil par la bouche. On peut aisément se rendre compte de cette manifestation surnaturelle. Durant les froides journées, tout le monde expire une sorte de fumée. Entre autre chose, cela certifie que le sommeil n'est qu'une manière de feu secret. Il en avait l'assurance, lui, Batoumala. Un sorcier est infaillible. Et, depuis que son vieux père lui avait transmis ses pouvoirs, il était sorcier, il était N'Gakouma.

D'ailleurs, si le sommeil n'est pas un feu intérieur, d'où peut provenir cette fumée? Qui a vu une fumée sans feu? Il attendait les arguments, à coup sûr remarquables, de son contradicteur!

Bâiller par ci, se gratter par là, ne sont que gestes de minime importance. Tout en les continuant, Batouala eut des renvois retentissants. Cette déjà vieille habitude lui venait de ses parents qui, eux, l'avaient héritée des leurs.

Les anciennes coutumes sont les meilleures. On ne saurait trop les observer. Elles se fondent sur l'expérience. [Ainsi pensait Batouala. Il était le gardien des moeurs désuètes, demeurait fidèle à ce que ses ancêtres lui avaient légué. [Il n'approfondissait rien au-delà; contre l'usage, tout raisonnement est inutile...

Oui. Tantôt, il ferait savoir à ses amis où et quand on procéderait à la fête de la circoncision. Pour le moment, il se contenta de ranimer le seul feu qui eut chauffé son sommeil. A son réveil Yassiguindja n'aurait qu'à arranger le sien. On ne vit que pour soi, non pour autrui. Du moins on le lui avait appris.

Cela fait, il sortit. Il ne tarda pas à rentrer. Le froid l'avait saisi. Le brouillard était si dense qu'il n'avait pas même pu deviner les cases où reposaient ses huit autres femmes, et les enfants qu'il avait eus d'elles.

Brr! Accroupi, grelottant, les yeux rouges, les bras croisés, il claquait des dents. La bonne chaleur du feu eut tôt dégourdi ses membres ankylosés. Les mains dominant la flamme, il commença de fredonner l'air d'une chanson fameuse. A mesure, il en inventait les paroles. On y parlait beaucoup de "commandants" blancs et de femmes. Le mot yassi revenant trop souvent au refrain, il pensa à la sienne, Yassiguindja. Par association d'idées, de même que tous les autres matins en se levant, il voulut remplir ses fonctions de mâle.

Comme elle était habituée à son accomplissement quotidien, bien qu'elle dormit encore, il n'était pas nécessaire qu'il la réveillât. Elle se réveillerait bien toute seule.

Sa posture se prêtait admirablement à son désir. Elle appuyait toujours la tête contre une bûche. Ses jambes étaient écartées. Il ne lui fallait pas plus pour la posséder. Et il la posséda...

Des horizons où le soleil se lève à ceux où il se couche, le vent pousse les brouillards. Enveloppée de pagnes de brumes, la hauteur des "kayas" n'apparaît que vaguement encore. Et, dans ce brouillard, tous les oiseaux chantent, des perroquets aux merles métalliques, des [illegible] aux hochequeues, des gendarmes aux toucans. Les tourterelles rasent le sol de leur vol. Les poules s'enfuient, la tête sous l'aile, dès qu'elles voient tournoyer les à faible altitude charognards.

L'air frais vient, fuit, revient. Et produisent les arbres un frisselis de mille feuilles mouillées. Et frémissent les cimes des "varas." Et, en agitant leurs longues tiges flexibles, les bambous gémissent.

Un dernier coup de vent déchire les dernières brumes, d'où le soleil s'élance, lavé, intact, lucide.

[illegible]. [Devant la plaie qui s'élargissait, là-bas, du rouge soleil, il y eut un apaisement, la plénitude d'] espace en espace, gagna les plus lointaines solitudes.

Mais, indifférent à la faveur solaire, assis à quelque pas de sa case, auprès du brasier qu'il venait d'allumer, [illegible] distance

Batonala le mokoundji, l'esprit libre
de toute pensée, lentement,
sagement, fumait sa bonne vieille pipe, son bon vieux "garabo".

Le jour était venu.

II

Par petites bouffées courtes, les yeux éteints, il fumait. De temps à autre, un jet de salive suivait une expiration profonde.

Il fuma ainsi, longtemps.

Le soleil, à mesure qu'il progressait, allait s'échauffant. La présence [illegible] avait peu lui être agréable, trop accoutumé à sa ferveur quotidienne, il ne s'en occupait guère.

Il fumait.

Le vent du large, soufflant le feuillage des fromagers, s'insinuait entre les [illegible] branches, frissonnait parmi le vert tendre de leurs jeunes pousses.

La montée de la sève [illegible] gonflant les troncs [illegible] par endroits éclatés, à travers l'écorce [illegible] craquelée et vivante, suintait en gommes d'un or roux. Pareils à des ponts [illegible] projetés d'arbres en arbres [illegible], inextricablement les lianes s'enroulaient et se déroulaient [illegible] [illegible] [illegible].

La tenace odeur des terres chaudes, des herbes

grasses, des arbres, la pestilence des marigots, et à l'arome des menthes sauvages, envahissaient la brise, qui les dispersait en ses souples rafales.

Perdus en cet enthousiasme végétal, les oiseaux émettaient leurs cris, tandis que, faiblement, noirs dans le haut azur, des charognards gémissaient, en planant...

Derrière la Pombo ou derrière la Bamba, quelqu'un chantait. ["Ehé!... Yaba... ho!" [Quelque part, là-bas, on devait travailler, toute chanson rythmant un effort.

La chanson monotone décomposait la quiétude ambiante. Lorsqu'elle cessait, l'on n'entendait plus que le crépitement de la brousse séchée par le soleil, on ne percevait plus que tous ces bruits menus dont est fait le silence. [Puis la chanson reprenait plus indistincte, là-bas...

Yassiguindja avait préparé le manioc habituel. Elle avait fait bouillir en même temps, mais en deux autres marmites, des patates douces et du pourpier sauvage.

Lorsque son mâle daigna manger, elle prit la pipe qu'il avait délaissée. [A son tour, elle la fuma, en surveillant distraitement une grillade de chenilles.

Adossées chacune à leur case, ses huit compagnes procédaient à leur toilette. [Elles n'y apportaient nulle affectation. L'homme et la femme sont faits l'un pour l'autre. Puisqu'ils ne peuvent ignorer ce en quoi ils différentiaient, pourquoi se gêner? La honte du corps est vaine. La pudeur est qu'une de ces hypocrisies exportées par les blancs. On ne cache que le mal fait ou l'insuffisant. Des hommes et des femmes, ne dissimulent leurs avantages que ceux qui les savent dérisoires ou indignes.

Du manioc Batouala passa aux chenilles, des chenilles aux patates douces. [Entre deux bouchées, il engolait une ou deux "copes" de "Réné", bière faite de mil fermenté.

Rassasié, d'un geste il signifia à Yassiguindja qu'il désirait fumer encore. Et, à nouveau, longtemps, très longtemps, de son "garabo" il tira des bouffées courtes suivies d'expirations profondes. [Enfin, satisfait d'avoir si bien

employé le commencement de sa journée, il examina les doigts de son pied gauche.

Il y cherchait des chiques.

Les chiques, en vérité il faut que le pauvre bon nègre se les cherche. Sinon, ces bestioles seraient capables de vous lui pendre n'importe où plus de petits qu'il n'est de femmes en un village peuplé.

Chez les blancs, il n'en est pas de même que l'une d'elles s'attaque à leur peau, comme ils sont douillets et ne reprennent sentiment que lorsqu'un bey a réussi à la leur extirper.

Mais à quoi bon insister? Les blancs sont moins robustes que les nègres. C'est connu. Un exemple entre mille? Sous prétexte de payer l'impôt, tous ceux qu'ils estiment capables de copuler, ils les obligent à colporter à longue distance des charges volumineuses. Les trajets durent de trois, quatre et cinq jours. Peu leur importe le poids des "sandoukous". La pluie, le soleil ou la faim. Ce n'est pas eux qui en souffrent. Bah! Que les intempéries qui nous accablent! Ils soient à l'abri

Voilà doit

Les blancs, ah! les blancs. Ils pestent contre la piqûre des moustiques. Celle des fourous les irrite. Le bourdonnement des mouches les rend nerveux. Ils ont peur des scorpions, de ces noirs et venimeux "prakongos," qui vivent parmi les toitures ruineuses, la pierraille ou les décombres. Ils redoutent les mouches-maçonnes. Tout les inquiète. un homme digne de ce nom doit-il se soucier de ce qui vit et s'agite autour de lui. Ah! les blancs, ah! les blancs.

Leurs pieds? Une infection.

Pourquoi aussi les emboîter des peaux jaunes, noires, ou blanches.

Et s'il n'y avait que leurs pieds qui puaient!

De leur corps entier, émane une odeur de cadavre. L'on peut admettre, à la rigueur, que l'on ait, des pieds ensachés de cuir cousu, cela, Mais se garantir les yeux de verres blancs, jaunes, bleus, noirs! Mais se couvrir la tête de petits paniers, "n'gakoura! voilà qui

dépasse l'entendement.

Un brusque mépris haussa ses épaules, et, pour l'exprimer, il cracha. Ah! les blancs, leur malignité, leur connaissance de tout, c'est tout cela qui les rendait terrifiants. Les uns, de France emmenaient des machines qui, une fois un morceau de bois tourné, parlaient comme de vrais blancs, sans que l'on sût pourquoi ni comment. D'autres, – oui, lui, Batouala, avait vu cela, – d'autres avalaient des couteaux. Il n'y avait pas à discuter à ce sujet! Par tout le pays, et plus loin encore, qui ne connaissait-on pas le terrible "Morokamba," le commandant mange-sabre, qui avait pacifié les bandas? D'autres enfin, de leur chaise, grâce à des verres cernés par des tubes, pouvaient voir, comme s'ils étaient à côté d'eux, les paysages les plus reculés, suivre les spectacles les plus lointains. Stupéfiant, hein! Et ce "doctorro", – c'est le nom que les blancs donnent à celui qui chez eux tient commerce de sorcellerie, – ce doctorro, qui vous faisait pisser bleu, oui, bleu, lorsque tel était son bon plaisir! Et ceci, n'était-ce pas plus terrifiant encore? Les jours passés, à l'arrivée du nouveau "commandant", n'avait-il pas vu ce dernier enlever la peau de sa main; une peau qui, ma foi, ne

ressemblait que peu à toutes les peaux déjà connues, mais qui était une peau, quand même. Or, sans douleur, il s'était dépecé. Il n'avait pas crié. Il aurait crié, s'il avait souffert! Et n'affirmait-on pas aussi que certains d'entre eux pouvaient ôter leurs dents, enlever un de leurs yeux et, œil ou dents, les poser, là, sur la table? Ouhm, des choses pareilles, jamais les sorciers nègres ne pourraient les réaliser. Et une admirative terreur peu à peu à son mépris...

Le soleil atteignit le milieu de sa course.

Comme toujours, les merles-métalliques annoncèrent l'évènement. Le cri des cigales n'avançait pas encore les étendues. Tout paraissait dormir d'un immense sommeil écrasé. La sauf les trois grands coups de vent qui passent toujours à ce même moment de la journée, la caresse successive de nulle brise n'éveillait plus l'ondulation des herbes géantes. Les pintades reposaient au plus ombreux de la brousse rèche. Les feuilles des kapoks ne bougeaient pas, non plus ces fumées, lointaines. Puis les cigales chantèrent.

C'était l'instant que les nègres choisissent pour travailler. Batouala se dirigea vers une hauteur dominant sur les plaines environnantes. Il y avait là trois "li'nghas" de grandeur différente. Il s'approcha de ces fûts de bois au cœur évidé, ramassa deux

maillets et, dans l'air immobile, sur le plus gros des li'nghas frappa deux coups, – espacés, sonores.

Un grand silence s'établit ensuite. Il le rompit définitivement de deux autres coups plus courts. Après quoi, il y eut une pétarade de tams-tams de plus en plus vifs, de plus en plus pressés, de plus en plus pressants, puis ralentis et longs jusqu'au moindre des li'nghas, se termina en un decrescendo rapide, fortifié par la note finale de l'appel de l'appel.

Et voici que là-bas, là-bas, et plus loin que là-bas, de toutes parts, à gauche, à droite, derrière lui, devant lui, des bruits semblables, des roulements identiques, des tams pareils, grondaient, persistaient, répondaient, les uns faibles, hésitants, voilés, imprécis, les autres compréhensibles, et rebondissants d'échos en échos, de kayas en kayas.

L'invisible s'animait.

"Tu nous a appelé, disaient ces rumeurs, tu nous a appelé... Nous t'avons entendu... Nous t'écoutons... Que nous veux-tu?... Parle!..."

Par deux fois les espaces répétèrent les mêmes notes troubles ou distinctes. [Lorsque l'horizon eut résorbé la

dernière, [illegible], [illegible], Batoula leur répondit.

D'abord ce furent des paroles [illegible], sans force. Elles semblaient dire l'torpeur monotone et quotidienne, la [illegible] solitude que rien n'attriste, que rien n'égaie, [illegible], la résignation devant le destin.

Les maillets couraient alternativement sur les trois li'nghas. Une mélopée naissait de leur [illegible], accablante, comme un jour de tornade, avant que ne souffle le "donvoro."

[illegible] de chant s'épanouit, [illegible]

Sur une brusque interruption, son amplitude augmenta encore. Et toujours, toujours, [illegible], il montait.

Batoula ruisselait de sueur. [illegible] Heureux, il dansait presque. Les hommes, leurs femmes, leurs enfants, leurs amis, les amis de leurs amis, les chefs dont il avait bu le sang et qui avaient bu le sien, tous, il les appelait. Tous, il voulait qu'ils fussent là, dans neuf jours, pour assister à la grande "yangba" qu'il allait donner, à l'occasion du "ganga."

La saccade des sonorités prévues depuis des saisons de pluies et des saisons de pluies leur promettait merveilles. Il y aurait mangeaille, beuveries, palabres, réjouissances. Il y aurait "yangba", enfin. Non pas une yangba, mais toutes les yangbas; non seulement le pas de l'éléphant, la danse des sayaries et celle des guerriers, mais encore, mais aussi, mais surtout la danse du coït, que dansent si bien les sabangas.

Il y aurait mangeaille et yangba, yangba et beuverie. Ah! le manioc, les patates, les dazos, les courges, l'igname, le maïs. Ah! la bière de mil, les vékés, le piment et le miel, le poisson et les oeufs de caïman. L'on mangerait de tout cela, et de bien d'autres choses encore! L'on boirait de tout cela, et de bien d'autres choses encore! L'on boirait et l'on mangerait, aux sons des olifants et des balafons. Il fallait venir. C'était la fête des ganzas. On ne procède à la circoncision et à l'excision qu'une fois par douze lunes. Il fallait venir. Yabao! Comme on allait rire.

Les échos débordaient de la joie de ce discours. Ils prolongeaient ses plaisanteries et ses rires

~~[illegible]~~.

Lorsqu'il cessa, une lourde attente pesa, qui ~~pourtant~~ ne dura pas longtemps. Car, tout autour de lui, très loin, très loin, comme à son premier appel, la conversation reprenait par des tams-tams invisibles. Et, malgré l'éloignement des transmetteurs d'ondes, on saisissait, à chaque fin de phrase, les mêmes notes d'allégresse occulte.

"Nous t'avons écouté... Nous t'avons entendu et compris... Tu es le plus grand des m'bis, Batouala... Tu es le plus grand des mokoundjis... Nous viendrons, sûrement... Nous viendrons... Et nos amis seront là... Nous allons nous amuser beaucoup... Bombance!... On chantera en dansant... Et nous boirons comme des trous... Et nous boirons comme des blancs... Tu peux compter sur moi... Ouorro... Ohourro... Kanga... Yabingui... Delépou... Tougoumali... Yabada... Tous les m'bis et tous les n'gapous seront là... Nous viendrons... A bientôt..."

Lorsque l'horizon ~~un~~ refermà sur lui les dernières réponses, désireux d'examiner les nasses qu'il avait installées la veille, Batouala descendit vers le confluent de la Bamba et de la Pombo.

Il emportait deux sagaies, un arc et une besace en peau de cabri.

Où que l'on aille, si minime que soit le chemin à parcourir, il ne faut jamais négliger d'emporter sa besace. Elle permet de cacher tant de choses!

Il y plaça quelques feuilles de "bi'm' bi", un carquois de sagettes barbelées, et plusieurs pains de manioc. Il ne lui fallait ni plus ni moins. [A présent les pires dangers peuvent survenir! N'a-t'il pas ses sagaies, ses flèches, son arc? A-t'il faim? Voici le manioc!] Grâce aux feuilles de "bi'm' bi", il peut même corser sa nourriture, si bon lui semble. Qu'il les immerge convenablement dans une nasse! Elles stupéfieront tout poisson qui s'aventurerait jusqu'à elles.

Il partit.

En marchant, il scrutait le sol. C'était une de ces nombreuses habitudes que lui avaient transmises ses parents. Plus il avançait en âge, plus il en appréciait l'excellence. [Les blancs n'ont pas l'air de comprendre l'utilité qu'il y a de savoir où l'on pose le pied. Si les cailloux blessent, la boue favorise les chutes. Avec un peu d'attention, on peut

éviter chutes ~~et~~ blessures ~~[illegible]~~ ou les atténuer. → Il n'y a pas ~~[illegible]~~ perte de temps, pour qui poursuit le moindre effort. Et comme, au surplus, l'expérience nous apprend que ~~[illegible]~~ le temps n'a pas de valeur, ~~[illegible]~~ que le temps on n'a qu'à s'en remettre à sa sagesse...

Il venait de disparaître ~~[illegible]~~ quand Bissibingui arriva. [C'était un jeune homme bien découplé, vigoureux et beau. Il trouvait toujours chez Batouala de quoi ~~[illegible]~~ manger et un "boybo" pour dormir, car Batouala l'honorait d'une particulière estime.

Mais le grand mokoundji n'était pas seul à avoir de l'affection pour lui. De ses neuf femmes huit, sans qu'on l'en eût jamais averti, avaient prouvé à Bissibingui l'ardeur de leur ~~[illegible]~~ amitié. Quant à ~~[illegible]~~ Yassiguindja, ~~[illegible]~~ moins docile déjà ~~[illegible]~~ aux ordres de celui qui l'avait achetée qu'à ceux de Bissibingui, ~~[illegible]~~ là.

~~Et~~ n'attendait ~~[illegible]~~ qu'une occasion favorable pour ~~[illegible]~~ manifester à celui-ci la faim qu'elle avait de lui...

Une femme ne doit jamais se refuser au désir ~~[illegible]~~ un homme. La réciproque est vraie. La seule loi est d'instinct. Tromper son homme, ou plutôt ne pas être qu'à lui, n'a ~~[illegible]~~ pas d'importance. Le possesseur habituel, il suffit ~~[illegible]~~ le dédommager en paynes,

en poules ou en cabris des préjudices charnels qu'on a pu lui causer en usant de son bien. Et tout est pour le mieux.

Malheureusement, il fallait prévoir qu'il n'en serait pas de même avec Batouala. La coutume lui déplaisait lorsqu'elle se tournait contre lui. Jaloux, vindicatif et violent, on pouvait être sûr qu'il n'hésiterait pas à supprimer ceux qui travailleraient ses plantations. Il disait souvent qu'il voulait être seul à ensemencer des terrains qu'il avait acquis qu'au prix des plus lourds sacrifices.

Yassiguindja, la préférée de Batouala, était fixée sur ce point. Aussi prenait-elle toutes ses précautions. Elle ne se donnerait que le jour où il n'y aurait pas de risque...

Depuis deux ou trois lunes Bissibingui espaçait ses visites. Il était dans sa seizième saison des pluies. C'est à ce moment que les mâles vraiment mâles, en proie à toutes les fureurs du désir, du matin au soir, et du soir au matin courent après les femmes, comme la panthère après une antilope.

Bissibingui, tout à coup, il avait grandi, il avait pris du corps et des muscles. C'étaient les femmes qui le recherchaient, non lui elles. Elles célébraient sa fougue, la vigueur de ses reins. C'était leur favori. Il avait déjà désuni

bien des couples. D'où d'interminables palabres. Tant et tant que le commandant, excédé de plaintes, l'avait menacé de la prison. [Sa réputation en avait été accrue.

Aussi sa venue fut elle saluée par des cris de joie. On lui demanda le nom des femmes qu'il avait connues depuis qu'on ne l'avait pas revu, s'il était vrai qu'il eût couché avec telle et telle, si telle et telle criait (dans les tous) derniers moments de l'étreinte, si...

Souriant sans répondre aux plaisanteries, il prit le "garabo" de Batouala, le bourra de feuilles de "m'gao" sur lesquelles il déposa un peu de braise. [Cela fait, il s'allongea sur une natte. Et, par petites bouffées courtes, les yeux clignés, il fuma...

"Il faut faire attention aux femmes, lui disait Yassiguindja. Toutes ne sont pas également saines. Un jour, tu nous reviendras riche de quelque bon "kassirri." Alors, vieux camarade, tu couleras plus que ne coule à la saison des hautes eaux la grande rivière Nioubangui, mère de toutes les rivières."

Les huit autres femmes riaient:

"Eh!... eh!... ehé!... ehé!... éééé!... Yabav!... Cette Yassiguindja!... éééé!..."

Et elles se tapaient sur les cuisses, [illegible].

Yassiguindja continuait:

"Mais le "Kassiri", n'est rien. Il tient chaud quand on a froid. C'est tout juste si, parfois, il fait que les "Kolobas" enflés atteignent la grosseur d'une courge.

Il en sera autrement, Bissibingui, mon ami, si tu t'attrapes le "davéké."

Eché! Tu t'en iras en morceaux, en tous petits morceaux. Tu auras sur le corps, sur le front, sur les jambes, un tas de petites pustules. [illegible] qui finissent par s'ulcérer. Ce n'est que plus tard que tu perdras tes dents, tes doigts de pied, tes cheveux, comme Yakoulepou, qui est mort il y a trois, quatre, cinq lunes..."

Les rires reprirent de plus belle. Ils duraient encore lorsque revint Batoucala. On lui expliqua les causes de l'hilarité. Il joignit ses facéties à celles de ses femmes. La joie était à son comble. On se tenait les côtes. On pleurait.

"Eh!... eh!... ehé!... éééé!... le Batouala!... N'Gakoura!...

Cependant le soleil se couchait.

Le roucoulement des "golokotos", la piaillerie des gendarmes, les cris plaintifs des hachegueues et des charognards diminuèrent peu à peu. D'imperceptibles brouillards voilaient la cime des "kayas". Les poules, les cabris et les canards rentrèrent au gîte.

Le soleil baisse. Contre le ciel qu'ils pommellent, des nuages s'étirent. Le soleil a presque disparu. Il ressemble à la fleur épanouie d'un énorme flamboyant. Son noyau, ou s'accumule un feu aveuglant, de toutes parts émet des rayons qui se dispersent en gerbes évasées. Enfin il s'abîme dans le vide, comme dans la gueule d'un caïman.

Alors de larges rayures ensanglantèrent l'espace. Teintes dégradées, de nuance à nuance, de transparence à transparence, ces rayures s'égarent dans le ciel immense. Elles-mêmes, nuances et transparences, s'estompent jusqu'à n'être plus, d'indéfinissable silence qui a veillé l'agonie du jour s'étend et la mort du soleil sur toutes les terres. Une mélancolie poignante emplit les étoiles apparues dans l'infini incolore. Les

terres chaudes s'~~[illegible]~~ fument en brumes. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ aux humides senteurs de la nuit en marche. La rosée appesantit la brousse. Les sentiers sont glissants. La faible odeur de la menthe sauvage, on croirait que dans le vent elle bourdonne avec les bousiers et les insectes velus. [Des bruits de pilon écrasent, on ne sait où, du mil ou du manioc. Le ronronnement des tams-tams anime des "yangbas", on ne sait où. De distance en distance, des foyers s'allument. On devine les cases ~~[illegible]~~ aux fumées. Suivant l'espèce, des crapauds flûtent, meuglent, ~~[illegible]~~ ou glapissent. Djouma, le petit chien roux, aboie, aboie. [Quelle est cette stupeur? Quelle est cette angoisse?

~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~, Comme une pirogue froissant au passage les herbes aquatiques, de l'île des nuages, en un lent glissement, ~~[illegible]~~ blanche, voici apparaître "Ipeu", la lune, [Elle ~~[illegible]~~ est vieille de ~~six~~ sommeils déjà.

III

Trois jours avant la fête des "ganzas", il y eut une tornade terrible. Elle clôtura par des ravages une saison de pluies désastreuses.

Nul signe précurseur ne l'avait annoncée. Le jour s'était levé sur Grimari, un jour comme tant d'autres, indécis d'abord, ~~luisant~~, enfin lumineux et chaud.

Calme, ni frais ni ~~lourd~~ lourd, le vent agitait la dense tribu des feuilles. Cachés à leur ombre les "golokotos" roucoulaient, ~~et~~ les "Tokoudoubas", et les "Tikouas" qui ne diffèrent des Tokoudoubas et des golokotas que par le vert de leur plumage.

Au-dessus des champs de mil, au-dessus des arbres, au-dessus des kayas, de plus en plus nombreux, des charognards ~~tournoyaient~~, infatigablement, tournoyaient.

Parfois, de droit fil, l'un d'eux se laissait choir sur la proie aperçue. Puis, à lents grands coups d'ailes, comme s'il pagayait l'air, il prenait de la hauteur, et s'éloignait, s'éloignait.

Il ne faisait ni frais ni lourd.

Au long de la Bamba et de la Bombo, [illegible], le peuple singe s'amusait. Ici cabriolaient les "tagouas", qui semblaient toujours pleurer tant leur cri imite la plainte d'un enfant, là grimaçaient les "ngonthilles" au pelage pareil à un payne noir et blanc.

Ils décampèrent avec effroi [illegible], Un essaim d'abeilles arrivait, lancé à la poursuite d'un "palaouen-Heureux", oiseau qui mange le miel.

Un moment, l'on n'entendit plus que le Zon-Zonnement des "abeilles" le froissement de la brise entre les feuilles donnant l'illusion de leur vol vrombissant, elles étaient déjà loin qu'on les croyait encore présentes.

Il ne faisait ni frais ni lourd. Les Bokoudoubas et les gulakotos roucoulaient. Des villages perdus sur les collines, des vallons abritant d'autres villages provenaient, et des chansons monotones, le bruit des pilons écrasant le manioc sec, tandis que tournoyaient les charognards, plus nombreux que jamais dans le ciel [illegible] immobile.

Macoudé, le pêcheur, vint tard dans la matinée, surprendre Batoulaï, qu'il ne voyait que rarement.

Ayant trouvé deux gros poissons en ses nasses, il avait décidé qu'il inviterait à partager son repas. Mavoudé et Batoualа étaient frères, de même père et mère, et non pas simplement consanguins, comme cela est de règle, puisque tout homme peut, si ses moyens le lui permettent, acheter plusieurs femmes et de chacune d'elles avoir des enfants.

Bissibinguи qui se trouvait là, fut invité lui aussi. Ils partirent tous les trois, l'un derrière l'autre. On ne doit pas marcher de front. Une habitude vieille comme la race nègre veut qu'il en soit ainsi.

L'oreille basse, Djouma les suivait...

"— Il y en a qui font les fières", dit Indouvoura, l'une des femmes de Batoualа. Jalouse et sensuelle, elle ne décolérait plus de se voir délaissée par Bissibinguи pour Yasiguindja.

"— Oui... Il y en a qui font les fières. [illegible]... Bien sûr, n'entend pas qui veut!... Mais on est rudement putain. On l'est d'autant plus que l'on passe davantage à qui ne l'est pas... N'est-ce pas,

Yassigindja?"

Des rires. On n'aimait pas Yassigindja. Attrape, ma fille!

"_Indouvoura, je vois que tu as raison," répliquait Yassigindja, "j'ignore pourtant qui tu vises en ton allusion... Tu parles sans doute de cette n'gapou mariée à un puissant chef m'Bi?... Ma foi, elle a tort d'être fière!... Ne va-t'on pas jusqu'à prétendre qu'il n'y a pas que des multitudes d'hommes qui aient usé d'elle, mais aussi peut-être des animaux!... Si c'est vrai, voilà qui est ignoble!... Je l'openserai toutefois... Elle a été la femme d'un Blanc pendant plusieurs lunes. Ce n'est qu'avec lui qu'elle a pu apprendre ces vices que nous ne connaissions pas... Sinon, comment admettre qu'elle emploie sa bouche à faire ce pour quoi une femme n'use que d'une autre partie de son corps?..."

_Ne voilà-t'il pas que cette carne m'insulte! Indouvoura. Ne voilà-t'il pas qu'elle m'insulte?... Il était pourri, le ventre de celle qui t'a portée!... Et toi, tu es la pourriture des pourritures!... Ne dis rien!... Tais-toi... ou je te ferai rentrer dans la gorge...

—Pourquoi hurler, ma vieille camarade, interrompit Yassiguindja, je ne suis pas sourde... Aurais-je par hasard médit de toi?... Ah! oui... ah! oui...

—Veux-tu que je casse ce pilon sur ta gueule puante!... Je dirai à Batouala que tu le trompes avec Bissibingui... Je lui...

—Oui... oui, oui... Je te demande pardon, Indouvoura. Je te connais depuis tant de saisons de pluies, que j'avais parfaitement oublié ton origine n'gapou et que tu eusses servi de femme à un blanc... Me faut-il t'assurer que mes paroles ne tendaient pas à te vexer?... Ta vertu est au-dessus de tout reproche... Tout le monde le sait... D'ailleurs, et mieux que tout autre, Bissibingui, dont tu viens de parler, sait comment tu t'y prends pour repousser les hommes..."

Indouvoura, [illegible], courut sur Yassiguindja. Elle l'aurait frappée, mordue, griffée, [illegible]. Des compagnes la maintinrent malgré sa fureur. Elle débitait des menaces. Elle voulait se plaindre au "commandant". Elle disait à tout le monde que Yassiguindja avait absorbé un "yorro" pour ne

pas avoir d'enfants. Elle demanderait aux anciens de condamner son ennemie à boire le poison d'épreuve. Et puis, au fond, pourquoi se tourner les sangs? Bissibingui! Yabao, elle s'en moquait! On ne fréquente pas qui a le "davéké".

"_ Lorsqu'on ne peut pas manger la patate que l'on désire, il vaut mieux dire que l'on n'a plus faim... Quant à ce ~~[illegible]~~ bouc ~~[illegible]~~ de Bissibingui, il se pourrait, après tout, qu'il fût vérolé. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~. S'il l'est, comme je te plains, ~~[illegible]~~ pauvre chère Indouvoura..."

A ces derniers mots, toutes les rieuses furent du côté de Yassiguindja:

"_ Tu t'es attaquée à plus forte que toi...

_ Voilà où mène la jalousie, Indouvoura.

_ Est-ce que j'ai été jalouse de toi lorsque tu m'as pris Bissibingui?"

_ Prétendrais-tu vouloir le garder pour toi seule?

_ Quel appétit!

_ Cette Yassiguindja!

_ Elle est impayable!

_ Elle vous a de ces réparties!

— Allons, allons! dit Yasiguindja, nous nous sommes assez chamaillées pour aujourd'hui. Venez manger de ce gâteau de manioc. Un "Tabac", c'est ça qui est bon! Le lit, les victuailles, l'homme, la danse et le tabac, il n'est encore que ça de vrai! [illegible]!..."

Une hilarité générale salua cette boutade, [illegible].

Peu à peu le ciel était devenu gris cendré, puis couleur de latérite, le vent tomba. Il fit soudain très lourd. De tous côtés, les moucherons se mirent à bourdonner, les moucherons, les moucherons.

Un à un, les oiseaux se taisaient. Un à un les charognards disparurent.

De grands nuages blanchâtres surgissaient de derrière les bayas. Ils s'entassaient, s'agglomeraient, s'épaississaient. Ils allaient, [illegible], involontaires, au gré des courants aériens.

Bientôt une force occulte les poussa sur la Bamba. Plus noirs que charbon, enchevêtrés les uns dans

les autres, se pressant, se bousculant, se chevauchant, ils galopaient à la manière de bœufs sauvages échappés d'un feu de brousse.

Des traits fulgurants striaient leur masse. L'écho apportait la déflagration des grondements du tonnerre.

Les marmites et les nattes furent rentrées.

Passant au travers des toits, bleue, la fumée s'immobilisait au-dessus d'eux.

Plus rien ne bouge, Les nuages obstruent le ciel bas. Maintenant, stationnaires, ils dominent toute la vallée de la Bamba, toute la vallée de la Déla, toute l'immense plaine de la Déka; ils dominent les villages de Yakidji, et ceux de Soumana, et ceux de Delépou, et ceux de Yabingui, et ceux de Batouala; ils dominent les villages de Bandapou, de Tamandé, de Yabada, de Mabingui, de Gratagba, Oualadé, de Poumayassi, Pangakoura. Ils dominent toute

cette verdure que leur ombre étouffe. Non contents d'avoir anéanti le soleil, ils suppriment la vie quotidienne, la vie animale. Et, pleins d'une menace imminente, ils attendent un signal, qui ne vient pas.

Là-bas, là-bas, entre Soumana et Yakidji, le sombre des nuages se résout en traînées grisâtres qui unissent à la terre le ciel. C'est la pluie. Poussée par la même puissance qui a dirigé les nuages, elle fonce sur la Banba, elle se rue sur Grimari.

A mesure qu'elle progresse, elle comble de Trouillards les terres qu'elle a conquises.

... Enfin! un grand vent chaud se lève, venu on ne sait d'où.

Les feuilles des bananiers s'entrechoquent, et des craquements discordants se répondent et se confondent.

Ce sont les "Koungbas" et les "Letteurs". Ils appellent la pluie.

Le vent souffle. Un hurlement le précède. Il retrousse les herbes, tord les branches, ronge les lianes, déchire les feuilles, balaie le sol, emporte sa poussière rouge,

passe, fuit, s'affaiblit. Son gémissement diminué s'atténue encore, se disperse et s'évanouit, on ne sait où. Et à nouveau c'est le silence, un silence anxieux de cette clameur et de ce murmure qui se sont tus.

Mais le voici qui revient. La pluie est là, la pluie est là! Le vent apporte la bonne odeur des terres mouillées. Les roulements du tonnerre se succèdent. Ils se rapprochent. Les gorges des kagas les propagent.

La pluie commence à tomber. Fines, espacées, légères, ses gouttes crépitent sur les bananiers, sur la brousse sèche, sur les arbres, sur les rochers.

L'air fraîchit. Le vent augmente, ~~augmente~~. C'est le "donvorro."

~~Maintenant terrible~~ La fureur croît d'instant en instant. Et la pluie tombe. Drue, torrentielle, diluvienne, en hordes lourdes, rapides, serrées, infatigables, irrésistibles, incessantes, elle tombe, ~~incessamment~~ elle tombe sur la Déka, sur la Déla, sur la Bamba. Elle tombe sur tous les kagas que l'on voit encore, sur tous les horizons qu'on ne voit plus. Le "donvorro" et elle accablent la brousse de leur rage complice. Ils saccagent les arbres, cassent leurs branches, arrachent

les toitures et les emportent.

Une nuée impénétrable sourd des étendues naguère surchauffées. L'eau cherche l'eau, s'attroupe, se fraie des routes, s'amonte en cascades et ruisseaux, dévale sur les pentes, fonce vers la rivière. Le donvorro précipite leur course. Et la pluie, de plus en plus ferme, de plus en plus dure, de plus en plus drue, éventre les toits et les effondre, flaque dans les cases, éteint leurs foyers, délite les murs, cependant que le zig-zag des éclairs, leur éclat, les craquements saccadés de la foudre, le fracas des arbres entraînant d'autres arbres en leur chute, et les roulements de l'orage étonnent l'espace de leurs cataractes grondantes.

L'ouragan dura toute la journée, toute la nuit et tout le lendemain matin jusque vers ce moment où le soleil dépassa le milieu du ciel. Le vent diminua progressivement. Seule, la pluie continuait à tomber, mais légère, espacée, fine et fraîche.

De la brousse par endroits changée en marécages, partent des coassements. Il n'y a que les "koungbas" que la pluie réjouit, les koungbas et les "l'étourneaux."

Quand l'herbe est inondée et que, remplis d'eau

boueuses, tous les plis de terrains sont autant de petits lacs, les crapauds et les grenouilles chantent.

Les grenouilles-mugissantes donnent le ton. Leur voix est grave, profonde, mesurée. Les autres reprennent en choeur. Les létteurreus et les koungbas chantent.

Ils sont heureux de l'humidité qui les entoure. Lorsqu'elle règne ainsi, ils sont vraiment les maîtres du monde. Ils chantent.

Ka-ak... ka-ak... ti-tilu... ti-tilu... kéé-ex... kéé-ex... kidi-kidi... kidi-kidi... djaa-ah... djaa-ah!...

Discrets ou clairs, criards ou rauques, cliquetis de clefs ou vomissements incoercibles, de partout giclent des coassements. Ils se répandent, et se renvoient leurs timbres différents.

Tintements de sonnailles ou chocs de marteaux, toutes les sortes de crapauds et toutes les espèces de grenouilles sont en "yangba." Grenouilles-mugissantes, crapauds-cymbales, crapauds-buffles, rainettes-forgerons concertent leurs meuglements, leurs voix cliquetantes et leurs bruits d'enclume

Ti-tilu... ti-tilu... kéé-ex... kéé-ex... ka-ak... ka-ak... kidi... ki-kidi.

C'est, au déclin du jour, un tam-tam assourdissant. Tout-à-coup, il s'éteint. Mais, tout-à-coup, il recommence...

La pluie s'est arrêtée. Les routes sont glissantes. De longues bandes de fourmis-cadavres ~~[illegible]~~ abandonnant leurs fourmilières dévastées, les traversent ~~[illegible]~~ longtemps, une prenante odeur de pourriture persiste ~~[illegible]~~ après leur passage.

Et, presque sans crépuscule, c'est la nuit. ~~[illegible]~~ Lentement sortie de sa case ~~[illegible]~~ en nuages, la lune parcourt ses plantations d'étoiles.

~~[illegible]~~ Jaune, brillante, à peu près ~~[illegible]~~ ronde, elle va nul halo ne la cerne. Les étoiles ~~[illegible]~~ scintillent. Il n'y a plus que les étoiles, des milliers d'étoiles, et la lune. [Un oiseau nocturne fait: "Oubou-hou-oubou." Les crapauds coassent toujours. Les cigales crissent et les grillons ~~[illegible]~~ stridulent. A part eux, tout dort. [C'est la nuit. Le vent est lent. Il fait froid.

IV

La lune pleine voyage au pays des étoiles. Et la fête des "ganzas" commence.

Quel bonheur! Depuis huit jours le commandant a quitté Grimari. La belle idée lui est venue d'aller en inspection du côté de Bamayassi! Absent le bouc, les chèvres jouent. ~~A~~ ~~[illegible]~~ On avait envahi le poste. Une foule compacte y grouillait. Il n'y avait que là où l'on pût exécuter, avec leur nécessaire ampleur, le pas des figures et la danse des guerriers. [En longueur comme en profondeur, de la case du commandant ~~jusqu'~~ à la Bamba s'étendait un grand espace vide. Et, pour garder cette étendue: résidence administrative et dépendances, camp de la milice et prison, – pour garder tout cela, le seul milicien, le seul "tourougou" Boula était demeuré, lui dont ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ n'avait ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ eu cure.

Qui donc en effet s'occupe d'un "Kouloungoulou?" Car Kouloungoulou était son surnom, à cause que sa traînante démarche rappelait celle de la iule...

Les "ganzas" n'étant pas là, la yanyba n'

avait pas encore pris son essor. Certains signes cependant l'annonçaient remarquable.

. . . Dispersés, une dizaine de "lingas" semblaient attendre, non pas de ces tams-tams petits et laids, encrassés par l'usage, rouis par les saisons ou mangés des termites. Au contraire, chacun d'eux, ostensiblement, dilatait l'enflure de son double gibbe, tronc d'arbre monstrueux patiemment évidé.

On les avait passés à un enduit blanchâtre fait de terre blanche et de farine de manioc mélangés sur quoi, en leur milieu, tranchait, de haut en bas et de long en large, une ample rayure rouge.

Il y avait sur le sol étalés des paniers de miel, des gâteaux de manioc, des régimes de bananes, des platées de chenilles, des œufs, du poisson, des tomates amères, des asperges de brousse. Il y avait, séchés au soleil ou grillés au feu, des amas de viande d'antilope et d'éléphant, des quartiers de phacochère et de bœuf sauvage. Il y avait de ces tubercules que les blancs dédaignent, des "dazos" par exemple, qui valent leurs pommes de terre, des "bangabs" ou patates douces, tantôt rouges, tantôt jaunes. Il y avait des "babas'sos", qu'ils appellent ignames, il y avait encore un tas d'autres légumes. Il y avait aussi de

vastes jarres comblées de la boisson que l'on obtient avec du mil ou du maïs fermenté. Enfin, il y avait quelques bouteilles de pernod. Achetées chez les "boundjoundoulis," on les réservait pour les chefs, pour les capitas et pour les anciens.

Acre et noire quand le bois était mouillé, une fumée épaisse s'élevait de la multitude des foyers.

Par toutes les routes venant de Kama, de Pangakoura, de Pouyamba, de Yakidji, hommes, femmes, enfants, boys, boyesses, esclaves, chiens, - le fourmillement des retardataires se précipitait vers cette fumée, visible de loin.

Armés de sagaies et de flèches, ayant à la main un morceau de bois ardent qui éclairait leur marche à travers les sous-bois qui précédaient les marigots, ils avaient quitté leurs kagas, leur brousse, leurs "pata-patas" pour ou leurs plantations, et ils venaient, et ils étaient venus.

A peine arrivées, les femmes réduisaient en poudre le maïs, le mil ou le manioc, sous le martèlement de leur "koufrou." Elles rythmaient de la chanson du "koulougoulou" le choc sourd de leurs pilons heurtant les mortiers en bois

Le koulougoulou, c'est connu, ne vit que dans les bousses.
On prétend même qu'il ne mange que de cela,
Le koulougoulou, le koulougoulou,

Ia-hé! le kouloungoulou, ho!
Sa seule richesse ~~est~~, une vérole des plus admirables.
En bon mari qu'il est, il l'a donnée à sa yassi, ia-hé!
Et sa yassi, ia-hé! Ia! l'a passée à leur digne fille.
Ia!
Le kouloungoulou, le kouloungoulou!
Ia-hé! le kouloungoulou, ho!

Des rires crépitèrent. La gaïeté devenait unanime. On riait pour rire. On parlait sans savoir au juste ce qu'on allait dire. L'influence du "kéné" se manifestait déjà; car on ne discontinuait pas d'absorber et d'absorber bière de maïs sur bière de mil.

Comment se ~~peut~~ fait-il ~~faire~~ qu'é ~~coiffé~~ se la chéchia d'un tourougou
Nous voyions passer au milieu de nos belles plantations
Un kouloungoulou, un kouloungoulou,
Ia-hé! un kouloungoulou, ho!
Quoi qu'il en soit sachez, yassis, mes amies,
Qu'il faut vous garder de partager sa natte, ia-hé!
Ce n'est pas sur une yassi, ia-hé! ia! mais dans autre chose,
Ia!
Que couche un vil kouloungoulou,
Ia-hé! un kouloungoulou, ho!

La merveilleuse assemblée! Tous les m'bis et tous les n'gapous étaient là, avec leurs anciens.

Batouala se tenait auprès de ses vieux parents, au centre du groupe formé par les chefs et par leurs capitas.

Il pérorait.

On disait que plusieurs blancs étaient morts à

Banguï... que, sous peu, le Gouverneur devait se rendre à Bandoro... qu'à M'Poutou, là-bas, en France, les grandjés battaient les Zalémans...

Tout en parlant, il fourrait de chanvre ou de tabac les garabas qu'il avait à portée de main.

Il les alluma, selon la coutume en tira quelques bouffées, et les mit en circulation.

"— Tu sais, Batouala, que je revenais de Krébedgé, fit Pangakoura, le grand chef mandjia. On apprend beaucoup en voyageant... ne serait-ce, par exemple, que les blancs ne s'aiment pas entre eux... [illegible] le nouveau dicton qui a cours parmi eux, le prouve abondamment

[illegible], Ayant eu à me plaindre d'un portugais, je m'étais rendu chez le "commandant" auquel nous avons donné le sobriquet de Katanga, à cause de son gros ventre.

Je lui racontai mon histoire, en l'arrangeant, un peu, bien entendu. [illegible]

Lorsque j'eus fini, il me répondit ceci:

"— Pangakoura, pour sûr que tu es le plus imbécile des imbéciles qu'il m'ait été [illegible] de connaître. Mais tu es

un bon mokoundji. Donc, vieil idiot, il faut que tu saches, à compter d'aujourd'hui, que les "poutriquess" sont moins que rien. Au commencement des commencements, N'Gakoura prit ce qu'il avait de mieux sous la main, et en tira les blancs. Ensuite, il ramassa leurs déchets pour en fabriquer les sales nègres, comme toi. Beaucoup plus tard, désireux de créer les portugais, il chercha autour de lui. Il ne restait plus rien que des excréments de nègres. Réflexion faite, il en tira les premiers portugais.

C'est Kotaya, lui-même, qui m'a dit cela..."

Les rires roulèrent. Lorsqu'ils eurent décru, Batouala déclara:

"— Ne trouvez-vous pas que la mévente du caoutchouc est, pour nous, une chance inespérée? Sans elle, même si le "commandant" avait été en tournée comme à présent, nous n'aurions pu nous rendre au poste dans le but de réjouir notre foie. Il y aurait toujours eu un de ces "boundjoudoulis" de malheur, qui nous font payer un "pata", oui, cinq francs, ce qui ne coûte aux blancs que dix sous.

— Ta parole est de l'eau claire, fit Yakidji. Il nous faut remercier N'Gakoura de cette bienheureuse crise. Grâce

à elle, les commerçants ont été obligés de regagner qui Krébedjé, qui Bangui. Puissent-ils y crever la gueule ouverte et les pieds dans de la pourriture. ~~[illegible]~~.

— Et ce n'est pas tout, Batouala. Ce n'est pas tout!... A cause des palabres qu'il y a entre blancs zalémans et blancs frandjés, on embarque tous les "yongoroyombés" pour M'Poutou. Oui, tous les longs fusils, toutes cette racaille ~~[illegible]~~ des tirailleurs ~~vont~~ va guerroyer à M'Poutou. Il est probable que nos maîtres actuels iront les y rejoindre. Je dis et crois cela, moi, Yabada.

— Yabao! chevrotta le vieux père de Batouala. Aussi vrai que mes cheveux sont blancs, ce que je crois à mon tour, Yabada, c'est que tu prends des kayas pour des rivières, et tes désirs pour des réalités.

Tu connais les "pipas?" Ces poux là vivent d'habitude autour des parties sexuelles. Pour deux que l'on écrase, vingt autres se présentent. Eh! bien, entre les pipas et les blancs, il n'y a pas de différence. Aucune.

Il y aura bientôt plus de trois saisons de pluies que palabrent frandjés et zalémans. Les frandjés d'ici ont-ils l'air de vouloir s'en aller? Au contraire. Jamais ils ne sont restés plus volon-

tiers en un pays qu'ils détestent de tout cœur... Les blancs! Des "pipas", Yabada. Des pipas, mon ami..."

Les rires reprirent de plus belle.

"_Tu as toujours raison, vieil ancien, dit Yabada. Tu as toujours raison. Ta sagesse est d'ailleurs proverbiale chez nous. Mais tu me permettras de souhaiter, puisque les frandjés sont aussi tenaces que des "pipas", tu me permettras de souhaiter qu'ils soient battus par les zaléniens.

_Et après? Ah! "Foundouna" que tu es! Blancs zaléniens, blancs frandjés, ce sont toujours des blancs! Alors, pourquoi changer? Nous connaissons les frandjés, leurs qualités, leurs défauts. Ils s'amusent avec nous comme un "niaou" avec une souris. Le "niaou" finit toujours par tuer la souris, et par la manger. Puisque, quel que soit le "niaou", nous devons être tués et mangés, gardons les maîtres que nous avons. Tel n'évite des bonds sauvages que pour tomber sur une panthère à l'affut."

La discussion devenait générale.

"_Il a raison. Pourquoi changer? Les successeurs seront peut-être pires.

_Ils ne nous aiment pas. Et nous le payons de retour.

~~Bien~~.

— Nous devrions les massacrer!

— ~~Eh~~ C'est ça.

— Nous les massacrerons un jour,

~~m~~ Un jour,

Très tard...

— Lorsque banziris, yakomas, goubous, sabangas, dacpas, enfin tous ceux qui parlent banda, mandjia ou sango, ~~[illegible]~~, ayant renoncé leurs anciennes querelles...

— ~~En ce temps là nous serons tous morts.~~

— En ce temps là on verra la Bamba remonter à sa source.

— Ia-éééé!...

— Et Macoudé attrapper la lune dans ses nasses.

— ~~Et les [illegible] en paix avec "[illegible]", la [illegible]~~.

— Et Bougoumali ~~n'avoir plus~~ guérir de la vérole."

Les rires recommencèrent et se prolongèrent de telle sorte qu'on n'entendait presque pas une immense lointaine rumeur.

"— Où vous êtes tous des fils de chien, cria Batou-

ala saoûl de chanvre et de "kéné," où vous êtes tous déjà plus ivres que moi!

~~Vous divertaillez tas de chiens! C'est tout~~... Vous ~~oubliez les injustices dont les blancs nous accablent~~! Vous n'avez donc rien entre les jambes! Les "bazinguérs" de Lenoussou vous ont-ils châtrés? Non? Tant pis!...

Moi, qui vous parle, je ne peux pas ne pas ~~les~~ exécrer les blancs!... Je revois le temps où les m'bis vivaient heureux, tranquilles, au long du fleuve Nioubangui, entre Bessou-Kémo et Kémo-Ouadda.

Dès qu'apparurent les premiers blancs, emportant fétiches, marmites, poules, nattes, chiens, femmes, cabris, enfants, canards, la plupart d'entre nous se retirèrent aux environs de Krébedgé. J'étais bien petit alors, ~~mais j'étais du nombre~~.

Luttes à soutenir, cases à construire, plantations à ensemencer!... Efforts vains! Les blancs s'établissent à Krébedgé.

Nouvelle fuite de notre part. Griko nous plaît. Nous nous arrêtons à Griko. Les mêmes difficultés que naguère accompagnent notre installation. On va pouvoir respirer à l'aise. Erreur! Les blancs, encore eux! fondent sur Griko.

Désespérés, une fois de plus nous voici en route...

Grimari! Nous sommes à Grimari!... Un bel emplacement s'offre à nous entre la Bamba et la Pombo. Nous nous y installons...

Hélas! nous n'avions pas encore fini nos constructions que les blancs étaient déjà sur nous!... Alors découragés, fatigués, ne voulant pas voir notre tribu anéantie, - nous avions perdu tant de mâles en volant par les armes les terres de ceux que nous expulsions, - nous restâmes où nous étions et fîmes aux blancs bonne figure..."

La lointaine rumeur immense se rapprochait.

"Notre soumission ne nous a pas acquis leur bienveillance... Non contents d'essayer de supprimer nos coutumes, ils ont voulu nous infliger les leurs. Plus le droit de jouer de l'argent au "patara." Plus le droit de s'enivrer. Nos danses et nos chants troublent leur sommeil. On ne daigne les tolérer que si nous payons une dîme. Payez, payez toujours! Les caisses du gouvernement sont plus insatiables que la vulve d'une chienne en chaleur!...

Au fond, s'ils étaient logiques avec eux-mêmes, on obéirait bien à ces salauds! Mais il n'en est rien. Un exemple! Tenez! Il y a deux lunes, ivre comme un blanc, cet excellent vieux "m'Barta" d'Ouhorro roue de coups une de ses yassis. Ah! oui; pour

rosser, il vous l'avait rossée d'importance! Elle n'était plus que plaies et bosses. Le blâme qui peut. Quel est celui de vous, hé! qui n'a jamais battu sa gaule?

Ne voilà-t'il pas que la femme s'en va réclamer au commandant! Il se trouva que celui-ci hébergeait quatre ou cinq blancs de passage. D'ordinaire, il est d'une sobriété rare chez eux. Ce jour là, ivre à tomber, il ordonna à un tourougou d'emprisonner mon Ouharro. Et comme le milicien exécutait l'ordre reçu avec une certaine lenteur, pris d'une colère de tornade, il lui jeta une bouteille vide à la tête.

Le tourougou s'affaissa. Son visage était ensanglanté. Il grimaçait de douleur. Devant cette bonne blague, tous les blancs éclatèrent de rire.

C'est ainsi que l'on nous traite. Ne t'avise pas, toi, Yabada, de risquer au patara, sous les yeux du commandant, une pièce de deux francs! La chicotte est le moins que tu puisses récolter pour ce crime abominable que sont les jeux de hasard. Il n'y a que les blancs qui aient le droit de miser aux cartes plus de pièces de cinq francs que je n'ai de doigts à mes deux mains. C'est comme je te dis...."

Les yeux injectés de sang, il s'excitait peu à peu. Un mauvais rire furieux le secoua. Il ricanait.

"_ Non: les Blancs ne valent rien. Ils ne nous aiment pas. Ils nous traitent de menteurs? Nos mensonges, à nous, ne trompent jamais personne. Nous transposons la réalité, nous l'embellissons, parce qu'elle est toujours laide, parce que le manioc sans sel n'a pas de saveur.

Eux! C'est bien différent. Ils mentent pour rien, comme on respire. Ils mentent avec méthode et mémoire. De là leur supériorité sur nous.

De chef à chef à chef, disent-ils, les nègres d'une même tribu se haïssent. C'est vrai trop souvent. Il n'en est donc pas de même chez eux? Ah! la, la... Boundjoundoulis, Mon Père, leurs fusils, commandants ne peuvent pas s'entendre. Qui plus est, les commandants s'entre-détestent; les Boundjoundoulis et les autres font de même. Alors, N'Gakoura! pourquoi ne serions nous pas comme eux? Noir ou Blanc, ici ou à M' Pouton, l'homme est toujours un homme. La couleur n'est rien devant ce fait. Un chien n'est-il pas un chien partout, quel que soit le nom sous lequel on le désigne?"

Pareille au tintillement d'un millier de

"voumas" vertes et bleues autour d'une charogne, la lointaine immense rumeur devenait plus distincte. Mais, levé, Batouala criait, ~~[illegible]~~ et gesticulait.

"— Je ne me lasserai jamais de dire la méchanceté des blancs. Je leur reproche surtout leur duplicité. Leur corps pue le mensonge autant que le cadavre. Que ne nous ont-ils pas promis? Ils nous disaient: nous vous forçons à travailler. Plus tard, vous reconnaîtrez que c'était en vue de votre bonheur. Nous ne vous prenons qu'une infime partie de l'argent que nous vous obligeons à gagner. Cet argent supprimera le partage. Car, avec lui, nous vous construirons des routes, des ponts, des machines qui, au moyen du feu, marchent sur des barres de fer.

Où sont les ponts? Où sont les routes? Où sont ces machines qui marchent au moyen du feu? Mata! Nini! Rien! rien! Bien plus! Ils ne prennent pas qu'une partie de notre argent; ~~[illegible]~~ ils nous le volent jusqu'à notre dernier sou. Et vous ne trouvez pas notre sort lamentable?...

Il y a une trentaine de lunes, notre caoutchouc, on l'achetait encore à raison de trois francs le kilo. Pour l'avoir, il n'y avait pas de "matabich" qu'on ne nous donnait. Qu'est-il arrivé? Sans ombre d'explication, du jour au lende-

main, la même quantité de "Tanga" ne nous a plus été payée que quinze sous. Oui: un "méya" et cinq "Timbas!" Et le Gouverneur a juste choisi ce moment pour élever à cinq, sept et dix francs notre impôt de capitation!

Or personne n'ignore que, du premier jour de la saison sèche au dernier de la saison des pluies, notre labeur n'alimente que l'impôt, lorsqu'il n'alimente pas, en même temps, les poches de nos commandants. Nous ne sommes que des chairs à impôt. Nous ne sommes que des têtes de portage. Des têtes? Même pas. Un chien? Ils le nourrissent, ils soignent leur cheval. ~~[illegible]~~ Mais, Nous? ~~[illegible]~~ Nous sommes moins que ces animaux, nous sommes plus bas que les plus bas. Ils nous tuent lentement. ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

Une foule suant l'ivresse se pressait derrière la troupe constituée par Batouala, les anciens, les chefs et leurs capitas.

Il y eut des injures, des insultes. Batouala avait mille fois raison. Jadis, avant la venue des blancs, on vivait heureux. Travailler peu, et seulement pour soi; manger, boire et dormir beaucoup; de loin en loin, régler des palabres dans le sang, des palabres où l'on arrachait le foie des morts pour manger ensemble leur courage et leur foie; ~~[illegible]~~; ~~les palabres où l'on tuait tous les prisonniers mâles en âge de porter les armes~~, — tels étaient les jours heureux que l'on vivait avant la venue des blancs, jadis.

A présent, ils n'étaient que des esclaves. Pouvait-on attendre autre chose d'une race sans cœur? Car ils n'avaient pas de cœur, les boundjous, pour sûr. S'ils en avaient, abandonneraient-ils ainsi les enfants qu'ils avaient des femmes noires? Ces malheureux, sachant qu'ils étaient fils de blancs, ne daignaient pas fréquenter les nègres. Les blancs, de leur côté, n'en voulaient pas. Aussi la haine et l'envie habitaient-ils leurs yeux; et ils avaient en exécration nègres et blancs, parce qu'ils se savaient "boundjouvoukos", c'est-à-dire à la fois blancs et noirs...

Quant aux femmes blanches, inutile d'en parler! Longtemps on avait cru qu'elles étaient matière précieuse. On les craignait et on les respectait à l'égal des fétiches ~~[illegible]~~

"~~gris-gris~~".

. . . Il avait fallu en rabattre. Non seulement elles étaient aussi putains que les femmes noires, mais encore avaient ~~[illegible]~~ des vices que ces dernières ignoraient. On savait que certaines s'aimaient entre elles. D'autres, au gré et au su de leur mari, se prostituaient à tout venant. D'autres enfin, insatisfaites de la virilité leur mari, de celle des amis de leur mari, ou des boys de la maison, employaient, disait-on, à des fins sexuelles, des simulacres en une matière aussi dure que du bois. Et elles voulaient qu'on les respectât! ~~[illegible]~~!...

Le père de Batouala étendit la main. ~~[illegible]~~, Comme par enchantement, le tumulte s'apaisa, mais non pas ce bruit de chants et de musiques, qui progressait vers la Bamba.

"— Mes enfants, tout ce que vous dites est vérité. Seulement, vous devriez comprendre qu'il n'y a rien à faire. Résignez-vous. ~~[illegible]~~ Lorsque le "Bamara" a rugi, ~~il n'y a~~ pas une antilope ~~qui~~ n'ose brâmer aux environs. ~~[illegible]~~ Vous n'êtes pas les plus forts? Eh! bien, taisez-vous. D'ailleurs, à parler franc, nous ne sommes pas ici pour ~~les~~ maudire les boundjous; ~~[illegible]~~. Je suis

vieux. Ma langue s'est desséchée ~~cependant que~~ vos controverses ~~vieux. Apprenez-vous que ce tombeau vous est encore permis, il faut~~ Crions moins et buvons davantage. ~~Une~~ ~~[illegible] jusqu'ici~~. Après le lit et la chaise-longue, le pernod est ~~[illegible]~~ la seule importante invention des boundjous. ~~[illegible]~~. Certes, ma vue est courte. Il m'avait semblé pourtant remarquer la présence de plusieurs bouteilles d'absinthe. As-tu l'intention de les couver, Batouala, ~~[illegible]~~ fils?"

C'était la détente. On se pâma, — ~~[illegible]~~, — ~~[illegible]~~. Et, ~~[illegible]~~, riant aux larmes lui aussi, Batouala se hâta de largement contenter le désir du malicieux vieillard.

V

Un grand tumulte régna. La lointaine rumeur immense, ~~[illegible]~~, descendait sur Grimari, avec ~~[illegible]~~ de ~~[illegible]~~ de flûtes. Elle était à présent quelque part au croisement des routes de Pouyamba et de Pangakoura. ~~[illegible]~~, plus proche encore, elle avait gagné l'étable où se trouvent les bœufs du commandant. Traversé le pont qui surpasse la Bamba, tout-à-coup elle déboucha dans le poste.

Ce n'était plus une rumeur immense et lointaine. N'Gakoura l'avait changée en une troupe de jeunes filles et de jeunes hommes.

Nus, blanchis de cendre et de manioc, – les ganzas doivent se blanchir le visage, sinon ils mourraient, – les cheveux ras, les yeux hagards, ils s'avançaient ~~[illegible]~~ en dansant. Ils rythmaient leurs saltations de paroles gutturales ou nasillardes, ~~Des paroles gutturales ou nasillardes rythmaient leurs saltations~~ que l'on ne les comprenait pas, car ils employaient le "samali", langage sacré. Et ils allaient, en proie à une fureur rituelle, dirigés par les flûtes et par les balafons.

On les aperçut.

Un grouillement inexprimable de vie, monta qui fut tel que, réveillés, au long des rives de la Banda et de la Pombo, les toucans, dans la nuit lunaire, ricanèrent.

Une joie étrange, brusque, mobile, désordonnée, secoua cette multitude, la dressa. Les guerriers se saisirent de leurs armes. Des chiens aboyaient, les enfants pleuraient, et les femmes, ivres de vacarme, sauvées de bonté les femmes, en tapant des pieds, criaient, criaient:

"Gan-za!... gan-za!... gan-za!..."

Déjà, sourdement, les tam-tams grondaient.

Quel enchantement lumineux! Tous les arbres et leur feuillage paraissent, sous cette dispersion de blancheurs, plus noirs. Mais le sol est blanc! Mais les bayas sont blancs! Mais les routes sont des routes en linge blanc! Mais la Pombo et la Banda ne roulent que des eaux de lune!

dessinent, danses simples et sans caractère précis qui suffisent pourtant à maintenir la joie et le frénésie au point qu'ils avaient atteint.

Quatre guerriers, accroupis derrière leur bouclier de guerre, sagaie au poing, les guerriers attendent.

A un roulement des tams-tams debout, lances brandies et boucliers levés, ils se ruèrent follement sur la Bamba. Là, faisant volte-face, ils revinrent à toute vitesse à leur point de départ, en poussant des clameurs.

Des "ganga," [illegible] sur place. Tams-tams, [illegible], chants, cris, balafons, koundés noient tout de leur incantation sonore. [illegible]

[illegible] la fête s'organise. Les "mokoundji yangba", meneurs de jeux, se dévoilent. On les reconnaît aux longues plumes blanches qui sont plantées dans leur chevelure tressée, et aux sonnailles qui tintent à leurs poignets, à leurs genoux, à leurs chevilles.

Bras ballants, jambes entrechoquées, trois d'entre eux vinrent faire des momeries. Leurs grimaces dilata la joie de l'assistance.

Parmi les 2 claquements de mains, et les claquements de langue, des tam-tams, des koundés et des balafons. 1 L'agitation se propageait de proche en proche, s'étalait, devenait frénétique. On entendait del plus en plus tintinnabuler les clochettes et les sonnailles des "mokoundjis yanyba. On allait danser. On allait danser... danser!...

Un frémissement parcourut la foule, la retrousse. Des enfants s'avancèrent jusqu'au centre de l'espace libre. Intimidés et moqués de tous, quelques uns s'enfuirent. Des autres dansèrent.

Ils gesticulaient, se trémoussaient, se dépensaient en contorsions, remuaient bras et jambes, imitant à leur insu les forts, ceux que par les soirs de lune ils avaient vu danser, entre les feux, auprès des cases, alors que la nuit supprime l'espace tapide, et que les "koungbas" infiniment croissent.

Des femmes vinrent les remplacer.

. . Elles étaient nues. des cheveux huilés de "mafouta", les lèvres, les oreilles et les narines traversées de verroteries multicolores; chevilles et poignets cerclés de bracelets, chacune maintenant les épaules de celle qui la précédait.

Elles formèrent ~~ainsi~~ une vaste ronde, qui commença de tourner, comme tournent les bacchantes, au crépuscule.

A une indication des tams-tams, la ronde s'ouvrit, Des pieds, des mains, de la voix, en mesure, les femmes soutenaient la cadence des roundés, des balafons et des tams-tams.

Elle s'accéléra.

Molle, moite, ~~et~~ les yeux fermés, une des danseuses se plaça au milieu de ses compagnes, et un peu en avant d'elles.

Ainsi, à supposer qu'elle tombât, elle pouvait être, ~~au premier temps~~, et soutenue dans sa chute par celles qui dansaient derrière elle et, par celles qui étaient aux deux cornes de la figure, redressée.

Elle avança de trois pas, s'offrant à quelqu'un d'invisible; ~~elle~~, repoussée, elle recula d'autant.

On battait des mains, — une... deux... trois...—,

à chaque va-et-vient,— une... deux... trois...

. . Enfin, comme saisie de faiblesse et de honte à la suite des continuels refus qu'elle essuyait, raide, elle se laissa choir à la renverse.

Ses amies la reçurent et la redressèrent. Elle se reprit alors à danser, et continua à s'offrir encore, sans plus de succès, au désir lassé.

Puis, une dernière fois, elle se pâma.

Ranimée, et désespérée, elle alla où les règles du jeu voulaient qu'elle se rendît,— à la pointe gauche de la figure,— cependant que, se détachant de la corne appuyée, une de ses camarades tentait de réussir où elle ne l'avait pu...

Lorsque ce fut au tour des hommes, un véritable délire toute la foule empoigna.

Ce n'étaient plus que bouches démesurément hurlantes en des visages salis de sueur. Ce n'était plus qu'un trépignement qui ébranlait la terre, au loin.

Et quels cris! Et quels rires! Et quels gestes sexuels! Car la présence de tant d'hommes et de tant de femmes, différentes de sexes, la bière, le chanvre, le mouvement, la joie avaient accumulé en tous les reins la frémissante chaleur du désir.

. . . . Ils étaient là, une dizaine d'hommes, presque nus. De tous, Bissibingui était le plus beau, le plus fort. Ses yeux brillaient comme un incendie dans la brousse. Ses muscles, saillaient. Il dominait ses compagnons de sa haute taille, fine, nerveuse et membrue.

Tous, ils s'étaient oints le corps de bois rouge et de graisse. Ils avaient des grelots et des sonnailles partout jusqu'au chapeau de plumes qui les casquait, jusqu'à la corde qui, ceinturant leurs reins, fixait leur cache-sexe.

La fatigue en sueur ruisselait sur leurs tatouages. Mais la fatigue ! Ils ne la sentaient pas. Ils ne s'intéressaient qu'à la yangba, ne prêtait d'attention qu'à elle.

La vie est courte. Le jour survient tôt où l'on est malpropre même à copuler. Chaque soleil rapproche de la mort, n'est-ce pas ? Il n'est donc rien de tel que de s'éjouir, tant qu'on en a le pouvoir.

Ils dansaient.

Inclinés vers le sol, ils le touchaient des mains, s'y appuyaient, le temps de faire deux ou trois singeries. Et, ~~tout à coup~~, toujours penchés, ~~pendant ce temps~~ tandis que leurs pieds battaient le sol leurs mains, brusquement rejetées en arrière, battaient l'air, s'élevaient et s'abaissaient alternativement, s'élevaient et s'abaissaient encore, ainsi que font les ailes d'un grand échassier qui s'élance, court, va prendre son vol, le prend et, sur l'étendue immobile, indolemment, plane.

Enfin, les pieds faisant roue, dans le sens de la largeur ils exécutaient un saut périlleux, retombaient sur les pieds et sur les mains et, pour continuer, appareillaient leurs gestes à la cadence des tams-tams.

Gan-ya... gan-ya... gan-ya... gan-ya!...
Femmes, ce soir on va vous exciser,
Et vous, hommes, vous circoncire.
On va vous faire ganya,
Gan-ya... gan-ya... gan-ya... gan-ya!...

Couvert ~~d'amulettes~~ et de gris-gris, un vieillard ~~fantastique~~ se ~~tenait~~ devant le groupe des jeunes hommes, un couteau à la main. Une vieille femme attendait aussi devant les jeunes filles. Et les anciens, à côté des deux vieillards, ricanaient sournoisement de voir ces jeunes gens danser. Ils savaient que, tantôt, on allait les faire souffrir. Ils se délectaient ~~réjouissaient~~ d'avance de ce plaisir qu'on trouve en la

souffrance d'autrui.

Gan-za ... gan-za ... gan-za ... gan-za!...
Ce soir femmes vous deviendrez.
Vous serez vraiment hommes, ce soir,
Après avoir subi le ganza.
Gan-za ... gan-za ... gan-za ... gan-za!...

Les deux vieillards parlèrent.

"– Depuis une lune, depuis deux lunes, retirés au plus profond des bois, dissimulés dans les "bakos" les plus inextricables, vous avez peiné, vous avez jeûné.

Pendant une lune, pendant deux lunes, vous vous êtes cachés aux regards profanes. Afin de protéger vos membres du contact impur de la mort, vous avez blanchi vos corps.

Vous avez appris le langage "samali". Vous ne parliez plus qu'en ce langage. Vous viviez d'herbes et de racines, et loin des regards profanes.

Pendant une lune et une autre lune, vous avez dormi n'importe où, et n'importe comment. Vous vous êtes abstenus de rire et de jouer.

N'Gakoura est content de vous. Vos épreuves sont terminées. Vous pouvez jouer, rire, danser, vivre au grand jour, parler aussi, et dormir sur vos "boybas."

Vous serez bientôt des hommes. Vous serez bientôt

des femmes. Encore un peu, et l'on vous fera "ganza." Et l'homme pourra s'accoupler à la femme, la femme se soumettre au désir de l'homme.

Vos épreuves sont terminées. Vous pouvez danser, jouer, et rire..."

Gan-za... gan-za... gan-za... gan-za!...
C'est une opération nécessaire.
Elle chasse ~~et~~ maladie et saleté
De nos organes sexuels.
Gan-za... gan-za... gan-za... gan-za!...

Les flûtes aigres soutenaient l'envol de la chanson, tandis que les balafons, les tams-tams et les koundés tonnaient comme un orage.

Ah! c'est qu'il fallait étouffer les cris de douleur possible. Il fallait, par le bruit, essayer d'endormir les sens! C'est pourquoi les divers instruments retentissaient à éclater.

"- Gan-za... gan-za!..."

La cérémonie commençait.

Soigneusement, les deux vieillards affûtèrent chacun leur couteau ~~sur~~ à un caillou plat sur lequel ils avaient craché au préalable. ~~C'étaient, ces couteaux, des "kambas" neufs, luisants, affilés.~~

Cela fait, ils ~~[illegible]~~ s'approchèrent, l'un du groupe

des jeunes hommes, l'autre de celui des jeunes filles.

Tous deux lançaient des sarcasmes et des rires:

"— N'aie pas peur, mon enfant. N'Gakoura est avec toi. Il te réserve ses Dontés. Il permettra à ton "Kouya" de satisfaire toutes les femmes qu'il te plaira de travailler... Sois fort!"

De la main gauche, le vieillard happa le sexe du premier "ganza" qu'il trouva à sa portée. Et, dépassant les chants et les danses, un cri perça l'air.

Déjà, Dâtons levés, les assistants se ruaient sur le patient, qui titubait. Si un peu de souffrance suffisait à l'abattre, celui-là, c'est qu'il était indigne d'être un homme et de se perpétuer en des fils! Il devait mourir, assommé.

Mais décevant leur espoir de meurtre, le nouveau ganza s'inscrivit à leur horde. Le sang giclait de la plaie, coulait sur ses jambes, se dispersait à droite ou à gauche à chacune de ses saltations. Car il lui fallait feindre d'ignorer la douleur. Il fallait chanter et danser:

Gan-za... gan-za... gan-za... gan-za!...
On ne l'est qu'une fois en sa vie.

Indifférents aux chants, aux danses, aux Cruits à

présent concertés des tam-tams, des koundés et des balafons, les deux vieillards s'avançaient parmi leurs victimes, comme ~~[illegible]~~, les moissonneurs, armés de "ngapous," s'avancent parmi les plantations, à la saison des récoltes.

Ils n'entendaient rien, ne regardaient rien, agissaient machinalement.

Des jeunes filles, certaines, ~~étaient~~ très pâles, ~~elles~~ dansaient en gémissant. La frayeur ~~[illegible]~~ les agitait ~~[illegible]~~ et d'un tremblement contre quoi leur volonté ne pouvait rien.

La vieille femme arrivait, interpellait l'une des danseuses, lui écartait les cuisses rudement ~~[illegible]~~ saisissait à pleins doigts, les grandes lèvres, les étirait à la manière d'une liane à caoutchouc et, d'un seul coup, — raou! — les tranchait.

Sans même retourner la tête, elle jetait derrière elle, à la volée, ces morceaux de chair chaude et sanglante qui, parfois, atteignaient quelqu'un au visage.

Quelle importance cela pouvait-il avoir? Tombés à terre, les chiens se les disputaient.

Gan-za... gan-za... gan-za... gan-za!...
On ne l'est qu'une fois en sa vie.
A nous, femmes!... A nous, hommes!....

Ils sont ganzas... Elles sont ganzas...
Gan-za... gan-za... gan-za... gan-za!...

Les ~~[illegible]~~ opérateurs essuyèrent chacun leur couteau. Leur office avait pris fin, excisée la dernière femme, circoncis le dernier homme.

Le tumulte atteignit alors son ~~[illegible]~~ comble. Tout ce qui avait précédé n'était rien. Toutes ces clameurs, toutes ces danses confuses n'avaient fait que préparer ce qu'ils attendaient tous: la danse du coït, celle qu'on ne danse guère que ce soir là, ~~[illegible]~~ parce que l'on permet de s'y livrer à la débauche et au crime.

~~Les flûtes~~, les balafons, les koundés, les tams-tams luttèrent de frénésie. Les toucans ricanaient sinistrement. Les rapaces nocturnes s'affairaient, effarés, au-dessus de la yangba. Mais leurs cris étaient noyés par cette explosion de démence.

Deux femmes apparurent. ~~[illegible]~~. L'une d'elles était Yassiguindja, la femme de Batouala le Mokoundji. L'autre n'avait pas encore pris d'homme.

Toutes deux étaient nues. Elles avaient au cou des colliers en verroteries, un anneau au nez et à chacune de

leurs oreilles. Des Fraselets tintaient à leurs poignets et à leurs chevilles; leur corps était passé à un enduit rouge sombre.

Mais Yassiguindja portait, en plus de ces ornements de fête, un énorme phallus en bois peint. Et ce simulacre viril, qui dans la danse signifiait le rôle qu'elle allait tenir, pendait, à son bas ventre, de la ceinture qui soulait sa taille.

D'abord elle ne dansa que des hanches et des reins. Ses pieds ne bougeaient point. Le sexe de bois sautait au moindre déhanchement. Insinte, lentement, lentement, elle glissa plutôt qu'elle ne marcha vers sa partenaire.

Celle-ci recula. Elle ne voulait point, cette femme, céder au désir du mâle. Sa mimique expressive, ses bonds affirmaient la frayeur qu'elle en avait.

Le mâle revint sur ses pas. Déçu, il piétinait le sol avec violence.

Elle, cependant, remise de sa frayeur, s'offrait à présent, - de loin.

Attiré par la promesse des regards, il marcha sur elle, à nouveau, sur elle qui semblait lui offrir son corps

par ses deux bras tendus.

Elle n'opposa plus qu'une faible résistance. Elle s'abandonnait, fondait à son ardeur comme un peu de brume au soleil levant. [Elle cachait des mains tantôt ses yeux, tantôt ses parties sexuelles. Elle n'était plus qu'un gibier forcé qui, brusquement, céda, ~~se laissa prendre à bras le corps~~

~~Des refus, des consentements, des surprises, des sanglots et des rires, des mignotises et des boudéries.~~ Un instant encore, elle attisa le désir du mâle, en retardant de le satisfaire.

Mais lorsque ce dernier eût brutalement marqué qu'il ne pouvait plus attendre, ~~qu'il était à bout, qu'il lui fallait coûte que coûte apaiser sa passion~~, elle ne résista plus.

Des saccades de plus en plus violentes. Le rythme s'accéléra. Il aboutit enfin à la convulsion haletante du spasme qui évacue le ~~[illegible]~~ désir et annihile la pensée.

Le corps parcouru de courts frissons, ils se tinrent immobiles, immobiles, heureux.

Une étrange folie mit en branle le désordre

humain qui environnait les danseuses. Les hommes se débarrassèrent de la pièce d'étoffe qui leur servait de cache-sexe, les femmes de leurs pagnes bariolés. Des seins brinqueballaient ~~flaquaient contre des poitrines~~. Les enfants imitaient les mouvements de leurs aînés. Une odeur lourde de sexes, d'urine, de sueur, d'alcool s'étalait, plus âcre que la fumée. Des couples s'étaient appariés. Ils dansaient comme avaient dansé Yassiguindja et son antagoniste. Il y eut des luttes, des rauquements. Au hasard, des corps s'aplatissaient sur le sol, où se réalisaient tous les gestes dansés. Ivresse sexuelle doublée d'ivresse alcoolique, c'était une immense joie de brutes exonérées de tout contrôle, ~~et qui se prouvaient leur liberté en se vautrant dans une luxurieuse impudeur~~ la luxure.

Des injures retentirent. Du sang jaillit. ~~Les "hambres" entraient en jeu~~. Vainement. ~~Ils n'interrompaient rien~~. Le seul désir était maître. Les tams-tams et les autres instruments ne jouaient plus. Les exécutants avaient voulu participer à l'universelle joie, à cette joie qu'ils avaient soutenue, élargie.

Perdus dans la multitude, ils dansaient la

danse du coït, la première des danses, celle de qui toutes les autres dérivent, sans l'égaler jamais. Ils dansaient. Leurs membres transpiraient. D'eux une buée chaude s'exhalait, semblable à celle qui, après la pluie, s'élève des terres par le soleil desséchées.

Un couple de plus venait de se laisser choir. Soudain, les doigts fermés sur un couteau, un homme, Batoualla le Mokoundji, se rua sur ce couple.

Il écumait. Son poing se leva pour frapper. Plus vifs que des "ngouhilles" au long des branches, Bissi-Binguí et Yassiguindja étaient déjà hors de portée.

Il les poursuivit.

Ah! ces fils de chien poussaient l'impudence jusqu'à se vautrer devant lui. Il aurait la peau de cette putain! Quant à Bissi-Binguí, il l'émasculerait! Toutes les femmes le moqueraient, une fois qu'il serait châtré! Quoi! Yassiguindja! Ne l'avait-il pas payée de sept pagnes, d'une caisse de sel, de trois colliers de cuivre, d'une chienne, de quatre marmites achetées chez les "Boundjoundoulis", de six poules, de vingt cabris femelles, de quarante grands paniers pleins de mil et d'une jeune esclave!... Elle!... Il lui ferait

absorber le poison d'épreuve! Et, morte, il lui enfoncerait au plus profond du gosier, afin qu'elle puisse en goûter à son aise, le "Kouya" de Bissibingui, ce "Kouya" qu'elle aimait tant...

Aux clameurs et à la bousculade indicibles, ~~tous~~ quement une sorte de stupeur formidable ~~tomba~~ succéda. Puis, dans le silence, un cri monta:

_"Le Commandant!... Le Commandant!"

Vers les villages, ce fut un sauve-qui-peut général. "Le Commandant!... le commandant!..." Le piétinement multiplié de cette multitude en fuite ~~[illegible]~~ peu à peu s'évanouit. Parmi les débris de toutes sortes, les foyers, les victuailles, il ne demeurait qu'un ~~homme~~ vieillard. Appuyé contre l'un des tams-tams, il semblait dormir profondément.

"_Ine... deille!... Ine... deille!... Ine... deille!... A doite!... Atte!..."

Un roulement de crosses sur le sol. Les tourougous étaient de retour.

"_Ixe!" commanda le sergent Sillatigui Konaté. Et, après un temps:

"_Po!"

Cependant, le Commandant arrivait au petit galop de son "m'barta ~~mbarata~~."

"— A doite!... lignement!..." commanda encore Sillatigui.

"— Que signifie tout ce désordre, Sandoukou," demanda le Commandant, en appelant le sergent par son surnom indigène, "et d'où provient ce boucan que j'entendais, il n'y a qu'un moment?

— Ma Commandant, Boula y'en a faire couillon trop... Alors m'bis y'en a contents vinir au poste sâouler son gueule... Les hommes m'y en a dire tout à l'heure sur la route comme ça.

— Bon. Parfait. ~~Tu feras dire à~~ Tous les chefs m'bis ~~qu'ils~~ devront chacun, et pas plus tard qu'aujourd'hui, me payer cent francs d'amende. Sinon, gare la prison et la barre!

— Bien, ma Commandant.

— Et quel est le salaud de nègre qui dort là?

— Ça, y'en a père pour Batouala.

— Et qu'est-ce qu'il fout là, cet abruti?

— Moi y'en a croire lui crévé fini, passé qué

lui y'en a boire ~~P~~ené en pacaille. Tu voir pas bouteilles pernod y'en a côté son tête?

_Une crapule de moins. M'en fous. Il faut que Batouala vienne prendre au plus vite sa charogne de vieux père... Et cette andouille de Boula? Où est ce veau à trois pattes de Boula? ~~Où est Koulounagoulou~~? Ah! le voici. Bonjour, Koulounngoulou! B'jour, m'sieu! Sale frappe, va! Je ne sais ce qui me retient d'amocher ~~pourquoi je n'amoche point ta petite gueule~~, ta large petite guenguente en or! Ça viendra. [En attendant, pour t'apprendre à si mal garder le poste en mon absence, tu auras quinze jours de prison, dont huit sans solde... Allez, ouste! Décampe, râclure de fiente! Et encore, je te flatte!

Maintenant, si Mâssieu Boula est mécontent, Mâssieu Boula n'a qu'à aller se plaindre au Gouverneur. Et le Gouverneur, s'il court aussi vite que je l'emmerde!...

Sandoukou!... Repos pour tout le monde. Aujourd'hui, dimanchi. Compris?... Rompez."

Les "koungbas croassaient dans la brume épaisse brusquement survenue.

C'était le petit jour, un petit jour de saison sèche...

VI

Tous les jours ne sont pas jours de fête. Après la saison sèche, la saison des pluies; les chants de deuil, après les chants de joie et, après le rire, les larmes.

In pleine "yangba", à travers la noire brousse ~~inconnue~~ qui toujours recommence, il était parti, le père de Batouala, ~~l'hérétique~~ pour ce village qui est si loin, ~~si loin~~ que jamais personne n'a pu en revenir.

Mourir en buvant! Il n'y a pas de mort plus belle. L'ivresse annule jusqu'au regret possible avec la conscience. ~~Mourir~~ Ce n'est qu'un passage du sommeil à la mort. Pas d'angoisse. Pas de souffrance. Un glissement continu, un glissement infini, dans l'ombre. On ne réfléchit pas. On ne résiste plus. Nul effort. Quelles délices!

Et puis plus rien, plus rien. On repose enfin, quelque part, on ne sait où sur les terres de N'Gakoura à moins que ce ne soit ~~est~~ sur celles de Kolikongbo. [Là, il n'est plus de moustiques, ni de brumes, ni de froid. Le travail y est aboli. Plus d'impôt à payer ni de "sandoukous" à porter. Les sévices, les prestations, la chicotte, nini! mata! Une tran-

quillité absolue, une paix illimitée. ~~Même~~ Plus besoin de voir ou de vouloir. ~~[illegible]~~ L'on a de tout à profusion, et pour rien, — même les femmes. ~~[illegible]~~

Depuis que les "boundjous" étaient venus s'établir chez eux, les pauvres bons noirs n'avaient pas de refuge autre que la mort. Elle seule les déliait de l'esclavage. Le bonheur, ils ne le trouvaient plus que là-bas, en ces régions lointaines et sombres d'où les blancs étaient ~~[illegible]~~ formellement exclus. ~~[illegible]~~

Depuis huit jours et huit sommeils, autour du corps, amarré à un arbre, du père de Batouala, ainsi se lamentaient pleureuses et vocératrices.

La chevelure grise de cendres, elles se lacéraient la poitrine et les membres, criaient et dansaient. En signe de deuil, elles avaient noirci de charbon leur visage. ~~[illegible]~~ par cela même, ~~[illegible]~~ ami ~~de l'homme~~.

~~[illegible]~~, l'assistance ~~[illegible]~~ marmonnait des chants funèbres. ~~[illegible]~~ les

mêmes :

Baba, Toi seul es heureux.
C'est nous qu'il faut plaindre,
Nous qui te pleurons.

Ah ! s'il n'y avait pas eu la coutume pour animer leur lassitude monotone. Après tout, un mort, n'est pas intéressant, ~~est un mort~~. Que peut-on réclamer de lui, espérer de lui ? N'étant plus d'aucun rapport, il a perdu toute valeur. Il n'appartient plus à la communauté. Il est aussi inutile à la tribu qu'une feuille sèche ou qu'un os décharné.

Seulement, la coutume et les anciens veulent que l'on accompagne de danses chantées sur un air lugubre, le voyage de celui qui, par des sentiers invisibles, se dirige vers ce village de N'Gakoura ou de Kolikongbo situé si loin, que jamais personne n'a pu en revenir.

Certes, il était bien mort, le père de Batoucala. On n'en pouvait douter. Après huit jours d'exposition, le corps se décomposant, il était grandement temps de le planter en terre ; des essaims de grasses "voumas" vertes s'acharnant sur sa pourriture,

D'ailleurs la chasse battait son plein. A présent, chaque soir, à tous les horizons, compactes, des fumées s'élevaient, montaient en droite ligne vers le ciel, annonçant de belles matinées.

Chaque soir, avec le bruit des tams-tams, la brise apportait des débris d'herbes brûlées et le parfum des plantes aromatiques.

Puisque la raison invitait aux battues joyeuses, on pouvait planter en terre ce cadavre innocent; pratique la raison invitait aux battues joyeuses.

La coutume! Autrefois, on n'en faisait guère cas, aujourd'hui. Les jeunes, ceux qui avaient fréquenté chez les "Mon Pélo" ou qui, tous, servaient d'autres blancs, les jeunes ne faisaient que la tourner en ridicule.

Par ignorance, jeunesse est volontiers gouguenarde. Elle se moque des vieillards, de leurs tics, de leur ragote. Elle n'essaie pas de raisonner. Ou, plutôt, elle croit qu'un éclat de rire vaut un raisonnement.

Or la coutume, c'est toute l'expérience des anciens, et des anciens des anciens. Ils ont empilé en elle tout leur savoir, comme en un panier on empile le caoutchouc. Aussi n'

était ce pas en vain qu'elle exigeait qu'on exposât les cadavres huit jours pleins, et plus encore. Cette longue attente, que les Blancs jugent stupide, présentait d'abord l'avantage de permettre à la famille d'être entière présente aux funérailles.

Un m'Bi, ça se déplace sans cesse, comme un tout nègre, du reste. Il est ici, un jour. Demain, il est là. Le surlendemain, on a perdu sa trace.

A lors, vite, le tam-tam parle. Son appel est aussitôt reçu et transmis, est attendu par un troisième, qui le communique à d'autres, plus loin. Il fond de vallée en vallée, franchit les kayas, fuit parmi les sous-bois, les dépasse, va, court, roule de marigot à marigot, de village à village, apprenant à tous et à chacun la fatale nouvelle. Et l'intéressé qui il cherchait rentre en hâte, afin d'être rendu au plus tôt où il se doit d'être.

Voilà une des raisons pour lesquelles on expose les morts si longtemps. C'est encore et surtout pour ceci.

Les anciens des anciens avaient remarqué que, parfois, tel que l'on croyait mort ne l'était guère. Ils avaient vu des cadavres se ranimer [illegible]. D'où ils avaient conclu que l'on pouvait dormir plusieurs jours à la manière d'un mort, tout en étant vivant.

Dites après cela que l'on a tort d'exposer les morts, et de les exposer longtemps!

Celui qui est vraiment parti par le lointain pays [illegible], son corps raidi ne tarde pas à se décomposer. [illegible] Ne parlant plus la langue des vivants, par sa puanteur même il leur exprime le désir qu'il a d'être enterré. [illegible]. Comment voulez-vous que les Blancs puissent traduire [illegible] ce langage muet, et admettre la sagesse de la coutume?

Telles étaient les pensées de Batorala. Avoir l'air, il les confiait à Bissibinqui.

Assis l'un à côté de l'autre, ils participaient à la cérémonie funèbre. Car ils s'étaient réconciliés dès le lendemain de la fête des "ganzas", ayant [illegible] visité [illegible] sur

le compte de l'ivresse leur frénésie de luxure et de sang.

Ils semblaient être aussi liés qu'auparavant. Mais Bissibingui savait que Batouala ruminait contre lui des projets de vengeance. Et Batouala savait que Bissibingui savait.

Irrité, un blanc voit rouge, ~~il voit rouge~~, là, tout de suite. [Bandas ou mandjias, sangos ou goubous procèdent autrement. La vengeance n'est pas ~~un mets~~ aliment qui ~~l'on doive~~ se mangen chaud. Il est bon de cacher sa haine sous la plus affectueuse cordialité. En pareille occurrence, la cordialité remplace la cendre que l'on répand sur le feu, afin de la faire durer plus longtemps.

Cases, plantations, ~~bétail~~ cabris, argent même, on met tout à la disposition de son ennemi. [On essaie de prévenir jusqu'à ses demandes. Il n'est rien qu'on ne ~~donne~~ puisse tenter, dans le but d'endormir sa méfiance. Qu'on lui donne des cabris blancs ou jaunes, des poules jaunes ou blanches! La couleur de ces "matabich" symbolise l'amitié sans tache, ~~l'amitié~~ que rien ne peut rompre ni diviser. ~~Ah, Après l'échange du sang, en effet, c'est le plus fort des serments; le plus fort!~~...

Ce jeu de dupes peut durer ainsi longtemps. Il ne s'agit que de savoir attendre. La haine est une longue patience.

Un beau jour, l'occasion paraissant favorable, on empoisonne enfin celui qui, depuis tant de lunes, votre plus que frère, votre "ouandja." On l'empoisonne ou on le tue en "faisant la panthère."

Ah!... ah! aha!... aaaah!... Faire la panthère! Encore quelque chose que les blancs ignorent!... Aaaah!...

C'était le genre de mort que Batouala avait tout spécialement choisi pour son excellent "ouandja" Bissibingui.

"Mourou", la panthère, est la bête cruelle qui rôde à travers brousse surtout par les nuits sans lune.

Lentement, des griffes et des crocs, elle dépèce sa proie, la déchire. Son mufle moustachu, avant de boire le sang, le flaire, le sang qu'elle aime, le sang qui fume. Elle s'y roule, s'y vautre, s'en grise et, longtemps après l'égorgement, sur ses babines pourléchées en cherche la forte odeur.

Pour imiter "mourou", un soir noir, caché par les hautes herbes bordant le sentier qu'elle doit suivre, et masqué, on attend sa victime.

Elle! ~~d'un~~ bond violent, on la terrasse. On l'étrangle. ~~Après quoi~~... Après, au moyen d'un couteau ébréché, d'une sagaie ou d'un caillou coupant, on vous lui tranche les veines du cou, comme fait la panthère et, membre à membre, comme fait la panthère, on vous la déchiquète.

Ah! ah!... L'admirable spectacle que la vue du cadavre d'un vieil ennemi!

Batouala songeait ainsi. Bissibingui raisonnait à peu près de même.

Baba, toi seul es heureux.
C'est nous qu'il faut plaindre,
Nous qui te pleurons.

Un enfant jouait avec cet étrange lézard qu'est le "kolingo."

Tout le monde sait que le "kolingo", suivant l'endroit où il se trouve, devient noir, vert, jaune ou rouge. Mais savait-il cela, Djouma, le petit chien roux, aux oreilles si pointues. Non. Il ne devait pas le savoir. C'est pourquoi il s'

époumonnait à aboyer après le "kolingo," cependant que Kosséyendé, le maigre Kosséyendé que la maladie du sommeil avait rendu fou, singeait tour à tour les vocératrices, l'enfant au "kolingo", les aboiements de Djouma et les pleureuses, en bon fou qu'il était.

Batouala fit un signe et se leva.

Des captifs délièrent le corps, le déposèrent sur une des nattes qui lui avaient servi du temps où ~~[illegible]~~ membres aux le sang et la vie se hâtaient dans les cordes bleues de ses membres ~~[illegible]~~.

Les cris des vocératrices et le ronflement des tams-tams crurent.

Nous allons te conduire enfin
A ta nouvelle demeure,
O père de Batouala

Ne regrette pas la vie.
Au pays de Kolikongbo,
Tu seras plus heureux que nous.

Tu mangeras, tu boiras
Jusqu'à plus faim et plus soif.
Il ne t'en faut pas davantage.

Achevés les derniers préparatifs, on se rendit à l'endroit où l'on allait planter les restes de celui qui fut un homme.

Ce terrain, on l'avait choisi à peu de distance de la case qu'il avait habitée en dernier lieu...

Le tombeau du mort: en face l'un de l'autre, deux trous circulaires, et larges, et profonds, reliés sous terre par une étroite galerie.

On le descendit dans l'un de ces trous. Une esclave s'était déjà glissée dans l'autre. En passant l'un de ses bras par la communication souterraine, elle attira les jambes de celui dont l'esprit voyageait au pays de Kolikongbo, — puis remonta.

A présent, adossé à la terre, le père de Batouala repose. Il dort assis. Il dort. Et de quel inépuisable sommeil! On a rempli de bois et de terre la dernière fosse, celle où aboutissent ses jambes allongées. Il dort. Il n'a rien senti de cette étrange pesanteur humide et grouillante. On entasse du bois sur sa tête immobile. Il n'en sait rien. Ses yeux fermés ne s'ouvrent même pas. Sur ce bois sec, on étend une natte. Sur la natte, on accumule de la terre, et, cette terre, on la piétine, on la piétine. Peu lui importe. Il dort. Et, vraiment, lorsqu'on dort d'un tel sommeil, on a beau, sur le sol piétiné, placer les habits du dormeur et, sur ces vêtements, les marmites qu'il employait, la chaise-longue, et un tas d'autres objets! On avait beau avoir mis à sa disposition tout ce

qui il lui fallait pour vivre de la vie des morts! Sans doute, le bois sec et la natte empêchaient que la terre en tombant ne troublât son sommeil! Sans doute, on lui avait laissé, à portée de main, ses marmites et ses pagnes usuels! Ainsi, à supposer que l'envie le démangeât, comme il démange certains morts, d'aller, de nuit, divaguer parmi les villages des vivants, il pourrait faire sa cuisine et se désaltérer, s'il avait faim et soif, se vêtir, s'il avait froid. Mais cela était bien improbable. Il dormait d'un tel sommeil!

Tu es au pays de Kolikongbo,
Parmi les anciens des anciens.
Un jour nous t'y retrouverons...

C'était fini, bien fini. Pourtant, parce que la coutume l'ordonne, on dansa encore autour des fosses, longtemps, et autour du feu où l'on avait brûlé les biens meubles qui lui avaient appartenu.

Tu es au pays de Kolikongbo,
Parmi les anciens des anciens.
Un jour nous t'y retrouverons...

La nuit vint; avec elle, le froid. On entendait, là-bas, sur la route de Pouyamba rugir, comme chaque soir,

seigneur "Tamara." Les luciles éclairaient l'ombre de minuscules lueurs vert pâle. des "koungbas" croassaient aux alentours des marigots. Sur les grands braziers qui chauffaient le sommeil de Batoualа et des siens, s'abattait le vol des éphémères nés avec la nuit...

Des jours passèrent. On décapita la case du mort. On brisa le phallus en bois ~~qui était~~ fiché devant sa demeure aussi bien que ~~~~ devant celle de tout homme marié et père de famille. La tête était morte; on décapitait la case. Un mâle, enlevé par la mort, ne procréérait plus; on brisait le simulacre qui, naguères, signifiait sa virilité ~~~~.

Mais, ce mort, déjà personne ne pensait plus à lui. On avait des préoccupations autres et plus graves. D'abord il fallait chercher quel pouvait bien être celui ou celle qui avait provoqué ~~~~ sa disparition, ~~~~ Batoualа en lui jetant le mauvais œil.

Nous sommes nés pour vivre. Nulle mort n'est donc naturelle. On ne meurt ni de maladie ni d'accident. On meurt parce que tel et tel a fabriqué un "yaro," ou "prononcé des incantations. Les vivants doivent venger les morts. Ils ne peuvent pas ne pas trouver le jeteur de sort...

Après... Ah! après, c'était la saison de la chasse. Ah! le "Tenguié", et son frère roux, qui vit solitaire, le "voungTa", allaient-ils en découdre, des chiens, à coups de Tontoirs. Et le meuglement désespéré des "gayoucas", qui meurt, se Tourdent et se précipitent, la queue droite, affolés qu'ils sont par la fumée et le crépitement des flammes!

Les lapins, l'antilope rouge, les cibissis! Que n'allait-on pas cueillir dans les mailles des "Tandas!" Le sang fuse! Les entrailles pendent! Mufles et groins écument ou Tavent! Le jeu rouge des sagaies, des couteaux de jet, des flèches, des épieux s'accélère, cependant qu'accrochés aux flancs de la Bête crevée, les chiens aboient, aboient!...

Quel mort, si grand soit-il, pourrait valoir l'allégresse de l'action, la joie du mouvement, l'ivresse de la tuerie, enfin tout ce qui fait le Bonheur de vivre, le Bonheur de vivre!

VII

Dépassé le milieu du ciel, le soleil descendait ~~lentement~~ vers sa case bâtie aux confins des terres invisibles.

C'est un bon vieillard, le soleil, et si équitable! Il luit pour tous les vivants, du plus grand au plus humble. Il ne connaît ni riches ni pauvres, ni nègres ni blancs.

Quelle que soit leur couleur, quelle que soit leur fortune, tous les hommes sont ses fils. Il les aime également, favorise leurs plantations, dissout, pour leur être agréable, les brouillards froids et sournois, résorbe la pluie, expulse l'ombre.

Ah! l'ombre. Où qu'elle gîte, il la poursuit, impitoyablement, illassablement, ~~inlassablement~~. Il ne hait rien d'autre. Ses rayons réconfortent le malade. Ils gardent pour lui toutes leurs plus chaleureuses caresses. La joie n'est faite que de leur lumière. Car il est, le bon jeune vieillard soleil, la gaieté tranquille, la gaieté immense des étendues accueillantes à la vie.

Tout ce que l'homme ne peut discipliner ni atteindre, il l'atteint et le discipline.

Pareille à l'eau successive d'une rivière, depuis des saisons de pluies et des saisons de pluies, les hommes succèdent aux hommes. Ils ont des enfants qui, eux aussi, auront des enfants, plus tard.

L'herbe, qui mange la terre; les animaux, qui mangent l'herbe; l'homme, qui détruit l'herbe et les animaux: tout meurt. Où il y avait des cases et de la vie: troupeaux, plantations et villages, la brousse s'installe, qui disparaîtra elle-même quelque jour. Les rivières se tariront. Et c'est vainement que les hommes veulent croire qu'ils se survivront dans les fils de leurs fils. Les plus anciennes familles s'éteindront comme un brasier sous la pluie.

Cependant, "Lolo," le Ton vieillard, - qui ne redoute qu'Ipeu, la Lune, puisque venu le soir, il la fuit, - le vieux "Lolo" toujours jeune, le Ton Soleil, le clair Soleil, comme autrefois, comme aujourd'hui, comme demain, makoundji des dieux du ciel et de la terre, sur les mondes disparus luira éternellement...

Couché à plat ventre sur l'une des plus hautes roches du Kaga-Kosségamba, Bissibingui attendait.

Parfois, de même qu'un "kokoro" lové à une

branche d'arbre ouvre sa gueule aux crochets venimeux comme s'il voulait mordre le soleil ou l'avaler, parfois, il s'étirait, bâillait, changeait de place, et reprenait son immobilité.

Le petit, ce tout petit espace jaune, nu et resplendissant, là-bas, c'était le poste de la Bamba, c'était Grimari. De cette toute petite case, élevée presque à l'extrémité de ce tout petit espace resplendissant, nu et jaune, partaient les ordres auxquels n'avaient, si étranges qu'ils fussent, qu'à se soumettre les m'bis, les daipas, les mandjias et les langbassis.

A la haie sombre des arbres, ses yeux suivirent les méandres de la Bamba. Lentement élargie, elle sinuait à travers les hauts dépouillés.

L'on marche. On effraie les "ibissis," animaux qui tiennent à la fois du lapin et du rat. On bute contre des cailloux. On soulève de la poussière. Des "gorgonas" meuglent quelque part. L'on marche, la lance à l'épaule, en marmonnant des chansons.

Brusquement, une dévallation. C'est la Déla qui confluе avec la Bamba. Peu importe. Il faut aller plus loin, dans la direction du village de Yabada. En route!

l'on marche et l'on marche encore. On a perdu de vue le Kosséganba, on a dépassé et perdu de vue le Makala. Peu de vallonnements, mais partout des cases. Ce sont les villages de Lissa. C'est la terre des Langbassis. Partout des plantations. Partout des plaines, des plaines, des plaines. Et, au bout de ces plaines: la Déka, qui se jette dans la Kandjia, car, entre temps, la Bamba s'est changée en Kandjia, N'Gakoura sait après quelles tribulations!

Après, c'étaient d'autres tribus, qu'il ne connaissait pas. Et après elles, c'étaient les villages ripuaires, qui ne vivent que de poisson, c'était le Nioubangui, la grande rivière, mère de toutes les rivières, le Nioubangui où, à la saison des eaux hautes, les Blancs dirigent sur Mobaye des pirogues géantes qui marchent sans rames, en crachant de la fumée par le tuyau d'une espèce de grosse pipe.

Toutes ces régions, il les avait visitées. Toutes. Elles étaient riches en boeufs sauvages, donc intéressantes au point de vue chasse.

Mais, encore que les "gayoras" soient bêtes de chair excellente malgré leurs cornes redoutables, il valait mieux les laisser tranquilles, plutôt que de risquer d'avoir

affaire à un daipa, le plus vil parmi les hommes, et le plus traître, les Blancs exceptés...

De la brousse comme morte montait un ennui illimité. La chaleur tombait sur elle, pareille au minerai en fusion dans le "Bapana" d'un forgeron.

Un fusil à piston tonna au plus noir de ces fumées que couronnait le vol des charognards.

Depuis deux lunes en effet, du lever à la chute du jour, on brulait les herbes. Depuis deux lunes, les ténèbres s'éclairaient du flamboiement des incendies. Et la brise, en magnifiant le jet des flammes, apportait l'écho de leurs crépitements secs.

Bissibinguii attendait.

Sur le sentier qui serpente au flanc du kaga Kosséganba, vêtue des lianes pilées du "guiengue", une femme parut. Elle avançait sans hâte, une pipe à la bouche, en soutenant d'une main la calebasse posée sur sa tête.

Bissibinguii l'avait déjà reconnue. Cette femme, c'était Yassiguindja, épousée au rendez-vous que, la veille, il lui avait donné.

Ses yeux devinrent durs. Il était mécontent.

les femmes ne revêtent jamais que huit jours par mois des pagnes de telle sorte, et toujours pour le même motif. Toujours

In d'autres tribus, le vêtement ~~pagne~~ est d'étoffe noire, bleue ou rouge, au lieu d'être de lianes ou d'écorces pilées. Mais, à couleur différente, raison identique. Du reste, à présent qu'elle était plus proche, il la détaillait mieux. Elle avait le front ceint d'une cordelette rouge et les cheveux dépeignés.

C'était bien sa chance! Alors qu'il se croyait sûr de la posséder enfin, ne voilà-t'il pas qu'elle lui arrivait malade de cette maladie commune aux femmes chaque lune que N'Gakoura fait!

Elle s'arrêta devant lui. Ils se serrèrent la main silencieusement et, côte à côte, s'assirent.

Pourquoi se cacher davantage? Ils n'avaient rien à craindre pour le présent. Tout le monde chassait. Les villages les plus peuplés étaient déserts. Seuls y demeuraient les vieillards, les malades, ceux dont les yeux sont morts, les femmes en couches, les cabris et les poules. Quant aux chiens, tous les Djoumas de tous les villages étaient partis avec leurs maîtres.

Bissibinqui considérait Yassiquindja. Comme il la désirait! Vrai: le soleil lui-même devait couler en lui par les cordes bleues où circulait son sang! Mais aussi pourquoi avait-elle au cou un collier à trois rangs de coquillages? Pourquoi, aux pieds, de lourds anneaux de cuivre rouge? Elle était charmante. Un petit morceau de bois traversait le lobe de son oreille gauche. A l'aile de sa narine droite était fiché un autre petit morceau de bois. Ces bijoux lui donnaient un air distingué, qui ne convenait qu'à elle.

Elle avait les seins plats, de larges hanches, les cuisses rondes et fortes, de fines chevilles. Seuls les cheveux étaient indignes de ce visage et de ce corps admirables, lorsqu'une femme est en état d'impureté, il est convenient qu'elle renonce momentanément à tout souci d'élégance. Voilà qui expliquait le désordre de sa chevelure.

Elle aussi l'observait à la dérobée. Bissibinqui avait cette force dans la souplesse, qui est la beauté des mâles. Une ossature parfaite, des épaules charnues, des omoplates et une poitrine craquelées de muscles, pas de ventre, des jambes longues, pleines, nerveuses.

Lorsqu'il courait, il devait dépasser à la course

un "m'Bala" qui s'enfuit en Barissant! Il ne savait-elle pas à quel point il était vrai, puisque celles qui l'avaient possédé une fois, s'efforçaient de le garder pour elles seules, dussent-elles en venir aux supplications et aux larmes, et subir ses injures, ses brutalités et son mépris.

"— Bissibinqui, il faut que je me surveille, dit Yassiquindja. Il faut que je me surveille plus que jamais.

Le sorcier a déclaré que le père de Batouala est mort parce que, moi, je lui ai envoyé un esprit malin.

Protège-moi, Bissibinqui. Protège-moi. Tu es fort. Si tu ne te mets pas entre eux et moi, ils me tueront. Déjà sont commencées les conjurations. Jusqu'ici, elles n'ont été favorables.

L'autre jour, en ma présence, on a saigné une poule noire. Suivant l'usage, un peu avant sa mort, elle a été abandonnée à elle-même. Au moment d'expirer, elle est tombée à gauche, non à droite. Tu sais bien que cela voulait dire: Yassiquindja n'est pas coupable. Il faut chercher ailleurs qui a jeté un sort au père de Batouala.

Eh! Bien, les anciens consultés n'ont pas admis

l'évidence de ce signe. Aussi dois-je bientôt m'attendre à recevoir les poisons d'épreuve. Certes, je ne les crains pas tous. Par exemple, sans répugnance, j'absorberai le "goundi." J'en boirai même beaucoup. On m'a ~~mmmmmm~~ appris le moyen de rendre sa vertu inefficace.

. . . . . Libre de ce dernière danger, comment éviterai-je les autres? Pour sûr, ils ne voudront pas solder leurs mensonges du présent que la coutume exige en pareil cas! Me donner deux femmes! deux esclaves! Quelle plaisanterie! Ils verseront donc le "latcha" dans mes yeux. Et mes yeux de mourir, car j'ignore le médicament qui empêche les yeux de mourir.

Alors ils s'écrieront tous que N'Gakoura a parlé, qu'ils ont la preuve de ma culpabilité. On me battra. On me lapidera. Parce que je n'ai voulu d'aucun d'eux, parce qu'ils me haïssent, tous ces chiens en chaleur abuseront de ma faiblesse, me souilleront de leurs désirs satisfaits.

Bissibinguï, Bissibinguï, ils voudront que je plonge mes mains dans de l'eau bouillante, ~~ou~~ ils imposeront un fer rouge sur mes reins. Bissibinguï, Bissibinguï, je subirai le supplice de la faim, le supplice de la soif. J'aurai

froid. Après quoi, vivante encore, ils m'enterreront à côté du père de Batorala, pour que ma mort soit agréable à sa rage apaisée.

Bissibinguy, je te désire! Tu sais bien que je te veux, toi, toi seul! Est-ce ma faute si, jusqu'ici, nous n'avons pas pu coucher ensemble! Je suis jalousée, surveillée. Toi-même, parce que tu as contenté trop de femmes, toutes les "yassis" te surveillent et te jalousent. On me dirait qu'on nous guette en ce moment-ci, que je n'en serais pas étonnée.

Mais, vois-tu, l'on a beau accumuler et multiplier les barrages: l'eau va toujours vers l'eau. Les kayas eux-mêmes, malgré leur masse, ne peuvent pas empêcher deux rivières de confluer. Aussi, pour peu que ton désir égale le mien, je serai à toi, un jour, rien qu'à toi.

Décide."

Le soleil était moins chaud. Des appels de tam-tams et d'olifants enviaient à de magnifiques ripailles. Par ainsi Bissibinguy apprit tout-à-coup que Batorala l'attendait entre le village daepa de Soumana et le village n'gapou de Yakidji. Ce n'était qu'après son arrivée qu'il mettrait le feu aux terrains de chasse qu'il avait par là.

Yassiguindja reprit:

"— Tu m'en veux aujourd'hui, Bissibinguí. Tu m'en veux. Si pour t'appartenir j'avais pu retarder l'effet que la lune exerce sur mon sang, — il ne faut pas rire, car je suis sincère —, je t'assure que je l'aurais fait avec joie.

Malheureusement, nous n'y pouvons rien, nous autres, femmes. Quand la lune nous travaille, nous n'avons qu'à attendre. Tu le sais bien. Et tu sais aussi que je te veux plus encore que tu ne peux me vouloir. Tout moi te veut. Je t'appartiens. Tu m'as demandée; je suis venue. Dès que je ne serai plus en état d'impureté, nous coucherons ensemble. En attendant, fuyons, veux-tu? Fuyons. Désormais, je ferai ta cuisine, laverai ton linge, balaierai ta case, débrousserai tes plantations et les ensemencerai. Je ferai tout cela, pourvu que nous partions. Allons vers la Kouma! Allons à Krébedjé! Ensuite nous gagnerons Bangui. Tu t'y engageras comme "tourougou." Une fois "tourougou", quel est le mot qui oserait réclamer contre toi? Aucun, — pas même Batouala. Ce n'est pas pour rien que les "Commandants" ne comprennent que ce que leurs miliciens veulent qu'ils comprennent... Partons! Je ne veux pas prendre du poisson par la bouche! Je ne veux pas plonger mes mains dans de l'eau bouillante! Je ne veux pas que mes reins grésillent sous le fer

rouge! Je ne veux pas que meurent mes yeux! Je ne veux pas mourir! Je suis jeune, saine, robuste. J'ai encore beaucoup de saisons de pluies à vivre. Et vivre, lorsqu'on aime un homme, c'est coucher avec lui..."

Bissibingui se leva en s'étirant. La piroque pleine de sang du soleil sombrait à l'horizon. Des oiseaux ne chantaient plus. Le même silence s'élargissait, qui précède le moment où le soleil va de l'orient surgir, et ce moment du soir qui est avant la nuit.

"— Yassiguindja, tu as dit des paroles justes. J'y réfléchirai. Compte sur moi. Je te jure par N'Gakoura que l'on ne touchera pas à un seul de tes cheveux.

Tu as dit des paroles justes. Mais il n'est pas encore temps de fuir. Plus tard, nous reparlerons de tous nos projets. Laisse finir les chasses. Après, j'irai à Bangui prendre du service. J'y songeais déjà depuis pas mal de lunes. Tes raisons sont miennes.

"Tourougou," — milicien suivant le parler des Blancs, — on a un fusil, des cartouches, un grand couteau retenu au côté gauche par une lanière de cuir. On est bien habillé. On marche les pieds chaussés de sandales. On porte

chéchia. On touche de l'argent. Et, chaque dimanche, quand le "tatalita" a sonné le "rompez", on va faire son "pendéré" dans les villages, où les femmes vous admirent.

A tous ces avantages immédiats viennent s'ajouter d'autres plus importants. Au lieu de payer l'impôt, on aide à le faire rentrer. Pour le faire rentrer, on pille les villages imposés, et ceux aussi qui ont acquitté leur dû.

On fait pilonner le caoutchouc au lieu de le pilonner. Au lieu de porter les "sandoukous", on recrute ceux qui les porteront.

Partout où l'on passe, afin d'obtenir notre bienveillance, les chefs et leurs hommes donnent en "matabich": poules, œufs, poisson, bananes, farine de maïs, patates, viande, bière de mil, que sais-je encore?

Toutes ces petites satisfactions font que la vie du "tourougou" est douce, plaisante, facile, délectable. Elle est d'autant plus délectable et plaisante, facile et douce, que les "Commandants" ignorent ou ne connaissent que mal la langue du pays où nous sommes: notre pays et notre langue.

En conséquence, tel village s'est-il montré peu

généreux? On vous invente une de ces petites histoires qui n'ont ni queue ni tête, et on la débite à ce bon "Commandant", à cet excellent "Commandant."

Comme il est juste, sensé et clairvoyant, il emprisonne toute la population: poules, chefs, chiens, hommes, femmes, cabris, enfants, esclaves, récoltes.

Parfois, les poules, les cabris, les chiens, les récoltes et les femmes, ~~ils~~ sont vendus à l'encan, et l'on verse à l'impôt l'argent réalisé de la sorte. Parfois, les cabris et les poules, ils les répartissent entre leurs amis, à moins qu'ils n'en fassent cadeau au Gouverneur, qui se souviendra d'eux au moment de l'avancement.

Dans ces cas là, ils nous laissent en partage les chiens, les femmes et les récoltes.

Il faut dire qu'il n'y a que les commandants pacifiques qui emploient des procédés aussi regrettables! Heureusement qu'ils ne sont pas tous pareils! Sans cela, N'Gakoura, où irions-nous? Nous avons en effet des commandants guerriers. Ceux-là vous enfourchent un fougueux "m'barta" qui ne marche qu'au pas. Lorsqu'ils ne trouvent pas assez dangereux le déplacement à dos de "m'barta", ils se font traîner en "tipoye" par quatre porteurs. Des boys suivent, des

boys des boys suivent. Et l'on s'en va ainsi guerroyer contre de pauvres bougres, qui n'en peuvent mais.

Finie l'expédition, les commandants envoient des tas de "bétis" au Gouvernement, des "bétis" où sont relatées nos prouesses et les leurs. Un mensonge de plus, qu'est-ce que cela peut bien faire à nos commandants? Et tout le monde sera heureux: nous, de les avoir moqués, eux, d'avoir raconté d'admirables histoires nées de leur seule imagination...

Maintenant, Yassiguindja, il faut que je m'en aille. Batouala me réclame à tous les vents. Tu l'as entendu toi-même. Tiens, ce tam-tam!... C'est celui de Ouhorro. De sa part, il m'appelle encore... Je m'en vais, Yassiguindja, je m'en vais... Que là où tu vas, la route soit bonne...

— Que là où tu vas la route soit bonne, Bissibingui."

Elle le regarda s'éloigner, décroître, disparaître. Alors, sur sa tête, elle équilibra la calebasse aux vivres. Puis, à son tour, lentement, elle s'achemina vers le village de Yabada, en passant par Toumanga-Dékolo...

Un doux crépuscule plein d'étoiles s'était répandu. L'odeur flottait dans l'air des plantes aromatiques. L'ombre

encadrait le rougeoiment des feux de brousse. ~~Et~~, ~~dans~~ Au ciel, courbe comme un couteau de jet et finement lumineuse, la lune était là. Une claire étoile brillait assez loin d'elle, au milieu d'un espace vide et bleu sombre. ~~qu'elle devait remplir jour à jour.~~

Bonheurs paisibles, lumières tranquilles, vie où, semble-t'il, rien de néfaste ne doit jamais se produire, beauté de vivre: il ne vous manquait que le recueillement du ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ du silence!

Mais, étouffés par les vents contraires et par la distance, les roulements sourds des tams-tams grondaient dans la nuit.

VIII

Bissibingui marche dans la nuit.

Il portait un arc, des flèches, un carquois, et, comme sagaie, un de ces énormes "likongos" au fer aigu, large, pesant. Il a de plus un poignard, attaché par une courroie à la face interne de son avant-bras gauche, deux couteaux de jet et un "badi", ample besace bourrée de vivres.

Il s'enfonçait ainsi dans la nuit, sans inquiétude et sans hâte mais, au moindre bruit, l'oreille attentive, les yeux aux aguets.

Depuis combien de temps s'enfonçait-il dans la nuit, un tison en sa main droite? Lui-même ne le savait pas. Il n'y a que les blancs qui soient capables de partager le temps en distances égales. Encore, ces distances, est-il nécessaire qu'ils les enferment en une petite boîte où l'on voit, agile sur des signes, se promener deux, parfois trois aiguilles, dissemblables en longueur et en vitesse...

Le kaya Kosségamba, la petite rivière Boubou, — yabao! le bon bain qu'il y avait pris! — le petit village

bâti auprès d'elle par l'un des capitas du chef Delépou; la route vers le Poste et, à un jet de sagaie avant d'arriver à la Bamba, l'étable du Poste, voisine du cimetière où l'on enterre les "boundjous"; puis la Bamba, et le grand pont qui, dominant sur ses eaux, la traverse; enfin le Poste, ses plantations, le jardin potager du Commandant, le hangar où, à chaque marché de caoutchouc, s'abritent les chefs, les capitas et leurs hommes.

La Pombo franchie, il contourna le village de Batouala et s'en fut vers l'une des huttes ~~basses et~~ désolées où vivait Macoudé le pêcheur, ~~frère aîné de Batouala~~.

Il sut de lui où se trouvait exactement ce dernier. Mais comme il se remettait en route, Macoudé avait ajouté quelques paroles obscures et des recommandations aux renseignements qu'il lui avait donnés.

Leur imprécision même lui fit comprendre que non seulement la vie de Yassiguindja n'était ~~non seulement~~ plus menacée qu'il n'avait voulu croire, mais encore et surtout que ~~[illegible]~~ la sienne était en jeu.

Cela seul importait, en somme. Il n'y avait plus à atermoyer. Il fallait agir, et au plus vite.

Un moment l'idée lui vint de ne pas se rendre à l'invitation de Batoucala. Mais il supposa que son absence pouvait paraître bizarre. Il ne risquait rien. Il allait rencontrer Batoucala au milieu des siens. Ce n'était pas la peine de faire faux-bond.

L'appel des tams-tams retentissait d'échos en échos, de kayas en kayas. Le bon vent! Il apportait le ranquenement des trompes et le crépitement des flammes.

~~Il n'y avait pas de milieu~~: Il fallait agir ou mourir. Agir! Où et comment?

Il faisait bon. Des tams-tams... Des chauves-souris, des hiboux, des luciales. Des feux au loin. Un plein ciel d'étoiles. Et de la rosée, de la rosée! Ah! qu'il faisait bon.

Oui. Mais quelle décision prendre? D'abord il était certain que Batoucala ne le tuerait pas ce soir. On n'assassine pas devant des témoins.

Parfait. Mais, lui, comment se débarrasserait-il de Batoucala? Hum! Tuerait-il la panthère? Thé! Non. Un petit "likoundou" vaudrait mieux. Il le mélangerait furtivement au boire et au manger de Batoucala. Faire la panthère offre des inconvénients. L'usage de la sagaie est des plus dange-

reux. Il n'y a que le likoundou qui ne laisse pas de traces.

Un vaste incendie s'étala dans la direction de Pouyamba. Les étoiles, effacées par la fumée un moment, bientôt réapparurent.

Les yeux fixés au sol afin de ne heurter ni troncs d'arbres ni cailloux, Bissibingui marchait dans une grande clarté rouge qui, exaltée par le vent, d'un élan semblait jusqu'au ciel monter.

Il avait jeté son tison. Cependant qu'il allait, un village de feu escaladait de toutes parts à l'horizon un kaga qu'il avait tourné.

Les flammes progressaient par lèchements sinueux, et brusques, s'agrippaient aux roches, ou brulant sur place, encerclaient un arbre souffreteux, d'effort en effort grimpaient jusqu'à sa cime, et ne se décidaient pas à l'abandonner, même après qu'il avait chu dans la nuit qu'illuminait son écroulement.

Où et comment tuer Batouala? Attendre l'occasion? Non pas. La provoquer? Sans doute. Mais, justement, c'est cela qui était difficile...

Un dernier effort! Parvenues au haut du kaga,

toutes les flammes s'unirent en un vaste embrasement, dans d'où s'éleva une fumée rouge et noirâtre

Il tuerait Batouala ou Batouala le tuerait, Certes, tuer lui sourirait davantage que d'être tué. Lorsqu'on est jeune et que les femmes se prêtent à nos désirs, vivre a du charme.

Il regarda autour de lui. Partout des incendies. Les bagas flambaient pareils à des torches dressées dans la nuit.

Il lui fallait tuer Batouala.

Tiens, tiens, tiens!... Il est des accidents de chasse! Ils sont assez fréquents pour que l'on y pense un peu, de temps à autre. Pure! On vise un animal, et c'est un homme que l'on tue! Il n'est pas donné à tout le monde d'être adroit. Le meilleur tireur peut rater son coup. Ché!

Et les feux de brousse! Chaque année, combien de pauvres gens mouraient carbonisés! Le feu dévore tout. On

n'avait qu'à trop prolonger sa sieste, quelque part, en un terrain de chasse. Le feu passait, le feu qui ne respecte que l'eau, - et encore, en rechignant de fureur! - et tout était fini.

Donc, feu de brousse ou accident de chasse.

Il renifla.

Uhu! Ça puait! Sûrement, il y avait de l'homme par là. L'homme est de tous les êtres animés celui qui sent le plus mauvais. Son odeur est intolérable lorsqu'il s'attroupe. Elle s'accroche partout, poursuit, persiste, harcèle. Pour ce qui est de ses déjections, il vaut mieux ne pas en parler. Elles dépassent en puanteur celles des bêtes féroces.

Il regarda autour de lui avec plus d'attention que jamais. Le soir, chaque détour de sentier peut cacher un ennemi en embuscade. On n'est que sage d'être prudent.

Ah! une termitière. Une autre est placée longitudinalement sur elle. Il prit sur la droite parce que le champignon de cette dernière était orienté à droite.

Plus loin, à hauteur d'épaule, il trouva une branche cassée et, à ses pieds, un morceau de bois taillé, puis une herbe de brousse, dont [illegible] de ces objets les pointes étaient dir-

gées à gauche.

. . . Il obliqua à gauche. Un petit sentier. C'était par là.

Il obéissait machinalement à ces signes indicateurs. Car les "toundjours" ont beau croire que la brousse est morte: ils se trompent. Du matin au soir, du soir au matin, elle parle comme une vieille femme. Le grondement que produit le tam-tam sur la double enflure des "lingas"; l'appel des éléphants ou des trompes; certains cris qui imitent à s'y méprendre ceux de certains oiseaux; les signaux que l'on se fait par le feu, de hauteurs à hauteurs; l'herbe allongée au beau milieu du chemin; deux termitières que l'on place l'une sur l'autre suivant une coutume invariable; des touffes de feuilles tressées d'une certaine manière; le morceau de bois que traverse un autre de part en part, — sonore ou lumineux ou immobile, voilà un langage vivant d'une richesse innombrable!

Louée soit la brousse! On la croit morte? Elle est vivante, bien vivante, et ne parle qu'à ses enfants, et à eux seuls! Fumées, sons, odeurs, objets inanimés, elle emploie le langage qu'elle veut pour s'adresser aux espaces qu'elle

commande, aux espaces où pousse l'arbre, fleurit l'herbe et paissent les troupeaux sauvages! Louée soit-elle: celle des kayas et des marais, celle des forêts et des plaines!

Des aboiements soudain vomirent l'injure et la menace. Une torche ~~[illegible]~~ de caoutchouc grésilla. Deux voix s'élevèrent. C'étaient Djouma, le petit chien roux aux oreilles si pointues, Batouala, et la vieille mère de Batouala.

Bissibingui était arrivé. Mais comment tournait-il Batouala? Accident de chasse ou feu de brousse? Et d'ailleurs, pour l'instant, ne lui fallait-il pas songer plus à se défendre qu'à attaquer, puisque malgré les avertissements reçus, il était sans méfiance tombé dans le piège grossier qu'on lui avait tendu?

IX

S'étant enivré exprès pour s'exciter au meurtre, Batoucala était saoul comme un Polane.

Bissibinqui rapidement comprit quelle avait été son imprudence. On l'avait attiré dans un guet-apens. Il s'y était laissé prendre comme un enfant. Il n'avait que ce qu'il méritait.

BM Bdx

Tout semblait avoir été prévu. La clairière où il se trouvait était loin des routes passantes qui suivent la Pombo. De témoins, il n'y en avait pas. Ou plutôt si, — deux : la mère de Batoucala et Djouma, le petit chien roux. Mais autant dire qu'il n'y en avait pas. Une mère ne livre jamais son enfant. Et ce n'est pas Djouma qui irait révéler quoi que ce soit, car, de mémoire d'homme, on n'a jamais vu un chien parler.

Donc ouvre l'œil, Bissibinqui, mon ami, et le tien, sinon !...

Il s'assit à l'écart, les genoux au menton, les pieds ramenés contre les fesses, ficha sa "doudou" en terre, à por

tée de main, et dégaina son poignard.

On pouvait l'attaquer, à présent; On ne le mangerait pas sans boire.

N'ayant ni faim ni soif, il refusa les aliments qui lui furent offerts, et la bière de mil.

"— Macondé m'a gorgé de patates, de poisson fumé, et de "kéné." Je n'en peux plus, Batouala. Au surplus, tâte mon "tadi." Il est encore tendé de vivres."

Il feignit de ne pas remarquer le désappointement de ses hôtes. Et Djouma étant venu se coucher à ses pieds, il le caressa.

Djouma se roula de joie sur le sol, éternua, agita sa queue en jappant, mordilla par jeu les doigts qui l'avaient caressé.

Mais Djouma était un chien pareil à tous les ~~xxxxxxx~~ chiens, c'est-à-dire un esclave, un moins que rien. On ne s'amuse pas avec les esclaves. Aussi cessa-t'il de jouer avec Djouma. ~~xx~~ Comme celui-ci insistait, il le lapida.

Cependant Batouala mimait quelques figures de la danse du coït. La jalousie lui faisait se rappeler cette fête des "ganzas" où il avait tant bu, tant mangé,

tant crié. Il se rappelait encore le brusque saut de jalousie furieuse qui l'avait, couteau levé, précipité sur Bissibingui et sur Yassiguindja! Ah! s'il avait pu les tuer à ce moment là.

Il se leva et dansa. Ou, plutôt, croyant danser, il ne faisait que tituber.

La tête lourde, les jambes gourdes, les yeux rouges et bouffis, il pensait avoir atteint un comique irrésistible lorsque, s'étant heurté à une souche, il s'étala tout de son long.

Aussitôt Djouma se mit à tourner autour de lui en aboyant. C'était une bien bonne farce, et qui lui plaisait à lui, chien.

"_ Pareil accident est survenu, dans les temps, à Tilingou," dit Batoucala en se relevant. "Cela me console." Et il éclata de rire.

"Au fait: je te parle d'Tilingou, vieux camarade, alors qu'il est probable que tu ne connais pas un traître mot de l'histoire à laquelle je fais allusion.

Écoute.

In ce temps là, il y avait la terre. Elle était

illimitée, comme de nos jours, avec sa brousse, ses forêts, ses rivières, ses kagas, ses "mourous" et ses "m'balas."

Les hommes existaient déjà. Et, en même temps qu'eux, deux puissances mauvaises: le brouillard et le froid.

Les hommes auraient été heureux sans le froid. Il ne se plaignaient que de lui. C'était lui qui ôtait la souplesse à leurs membres. C'était lui qui écourtait leur sommeil.

Ils se plaignaient tant et tant qu'Ipeu, la dune, fit venir Silingon, dont l'autre nom est Sélafou, et lui confia le soin d'enseigner aux hommes l'usage du feu.

Il y a une longue distance de la demeure d'Ilingon à la terre. Aussi Ipeu l'y descendit au moyen d'une corde démesurée attachée à un tam-tam. Et cette corde ne devait être retirée qu'à un signal convenu frappé par Silingon sur le tam-tam par Ilingon.

Ilingon enseigna donc aux hommes l'usage du feu. C'est de lui qu'ils surent que le feu ne fait pas seulement que chasser le froid, mais encore qu'il réchauffe les membres, cuit les aliments et éclaire l'ombre.

Il était devenu leur meilleur ami. On l'interrogeait sur tout ce qui paraissait mystérieux. C'est ainsi que peu à peu, à force de voir disparaître les êtres vivants qui les environnaient, la crainte envahit le cœur des hommes. Où s'en allait-il, l'esprit familier des Êtres, qui se couchaient un jour pour ne plus se relever plus? On avait beau leur parler, les flatter, les caresser, elles ne répondaient plus en leur langage. Elles restaient là, taciturnes et immobiles, des mouches s'engouffraient dans leurs naseaux. Et puis, hélas! elles se décomposaient, se transmuaient en un sordide grouillement de larves et de vers.

Ils firent de nouveau appel à la science d'Ilingor, qui ne sachant que répondre pour calmer leurs appréhensions, s'en fut trouver Ipen, sa souveraine, et lui dit:

"_ La race des hommes est dans l'inquiétude. Ils m'ont prié de te demander s'ils sont assujettis aux lois qui régissent les Êtres. Ils ont peur de mourir.

_ Va, mon Fils Ilingor, et rassure les. Je les ai faits à ma ressemblance. Je meurs, moi aussi. Mais c'est pour renaître huit jours après ma disparition. Qu'ils se gardent

d'oublier cela. Et pour qu'ils aient foi en mes paroles, tu vivras désormais parmi eux."

La corde redescendit Klingon. Le dernier, à cheval sur son tam-tam, la tenait à deux mains, et pensait distraitement à un tas de choses.

Ne voilà-t'il pas que mon Klingon, se croyant arrivé, lâche la corde qu'il tenait et... dans le vide, tombe pendant des nuits, des jours et des nuits! Inutile d'affirmer qu'il mourut de sa chute. C'est depuis ce temps-là que les hommes meurent..."

Bissibinguis écoutait Batoucala. Les idées allaient, allaient. Batoucala lui dévoilait des mystères que les très vieux sont admis à connaître. Ouhn! Méfiance! La mort à lui, Bissibinguis, était donc décidée! Méfiance! Il n'était plus qu'à la merci d'une occasion. Peut-être même que, dans un instant!...

"— Le feu, Batoucala! Tu parles du feu? Tu prétends que, sur l'ordre d'Ipeu, Klingon est descendu l'enseigner aux hommes? C'est possible. Tel n'est pas cependant l'avis des tritons qui habitent les rives du Nkombanguis.

D'après elles, le feu a été trouvé par l'ancêtre de

tous les ancêtres de Djouma.

Un jour, le premier des ~~tamarons~~ chiens jouait à gratter le sol. Il avait déjà creusé un trou ~~assez~~ assez ~~grand~~ profond ~~lorsque~~, ~~tout~~ à coup, il poussa un long hurlement douloureux. Il sautait tantôt sur une patte, tantôt sur une autre, gémissait, jappait.

Intrigué par ce bruit et par cette mimique, son maître s'approcha du trou, y mit le pied. Jahoui. ~~Hélas~~ Brûlé à son tour, il venait de découvrir le feu.

Voilà ce que m'ont raconté des payayeurs yakomas.

— Les yakomas sont des abcès gonflés d'imposture, Bissibingui. C'est grâce à Hingon, et à lui seul, te dis-je, que les hommes connaissent le feu. C'est lui aussi qui a construit la terre, dressé les kayas, dessiné la pente des rivières. Mais c'est Ipeu qui a fabriqué le premier homme et la première femme...

Je sais encore beaucoup de choses, beaucoup de choses qu'il n'est pas bon que tu saches, ~~parce que~~ parce que tu sais déjà plus qu'on ne permet de savoir à un homme de ton âge."

Bissibingui ne releva pas la menace. Parole n'est pas geste. Il se contentait de surveiller les moindres mouvements de Batouala, dont ricanait la "mamma" de toutes les rides de sa vieille bouche.

"— Sais-tu qu'Ipeu, la Lune, est l'ennemie de Lolo, le Soleil, reprit Batoubala? Non, n'est-ce pas?

Et bien, il y a de cela très longtemps, Lolo, le Soleil, qui est à la fois homme et femme, vivait en bonne intelligence avec Ipeu, la Lune.

Lolo avait encore sa "mamma." Il l'aimait beaucoup. [~~Et~~ Ipeu, la Lune, dont la femme, Makaramba, accouche chaque jour d'un enfant qui meurt le jour même; Ipeu, la Lune, avait lui aussi ~~[illegible]~~ Akéra, sa bonne vieille "mamma."

La "mamma" d'Ipeu ayant trop froid, celle de Lolo trop chaud, mutuellement ils se les confièrent l'une l'autre. ~~Mais~~ Cet échange fut néfaste. Habituée à la chaleur, la maman du Soleil mourut de trop de froid; Habituée au froid, la vieille Akéra mourut de trop de chaleur. ~~[illegible]~~ La haine qui sépare Ipeu de Lolo date de ce temps là. Aussi, bien qu'Ipeu ~~[illegible]~~ soit plus puissant que Lolo, et que, venu le crépuscule, elle le mette en déroute, elle est obligée de se cacher de lui lorsqu'il

chauffe les étendues.

Tu ne savais pas cela, hein! Bissibinqui? Et savais-tu que les "ambrépi" que tu vois, là-haut, briller comme des pièces de dix sous en clignotant comme des yeux et des yeux, savais-tu que les "ambrépi" étaient les trous par lesquels passent les gouttes de pluie? Mais oui! mais qui! Dès qu'il pleut, on ne les aperçoit plus, tant ils sont par la pluie obstrués!...

Jadis, les femmes qui voulaient être mères, - et toutes désiraient l'être, jadis, - ne devaient manger ni cabri ni tortue. Alors nous vîmes la conviction que celles qui se nourrissaient de cabri seraient frappées de stérilité, tandis que celles qui consommeraient de la tortue n'auraient que des enfants prématurément vieux, marchant avec lenteur, comme la tortue.

Jadis les anciens pouvaient provoquer la pluie à leur gré. Ils ne le faisaient jamais qu'à bon escient, au moment des semailles. A cet effet, sur un brasier, ils répandaient du sel. De tout temps le sel a aimé l'eau. C'est pourquoi, attiré par lui, peu après la pluie commençait à tomber.

Jadis on coupait les doigts à ceux qui s'étaient rendus adultères. Ainsi force leur était de ne plus singer

à tirer vengeance / du malheureux qui ils avaient trompé. On nous apprenait cela. On nous apprenait encore que le "dondorro" est un esprit malin, qui habite le ventre des gens. Lorsque le ventre nous fait mal, c'est "dondorro" qui le tourmente, c'est "dondorro" qui fait des siennes.

Et N'Gakoura, connais-tu N'Gakoura? Il est marié à une brave fille de femme qui s'appelle Yamissi. Ses enfants sont innombrables. Les deux plus grands, Nadoulou et Nangadji aident leur père à régir des villages et des villages.

N'Gakoura, sa femme et ses enfants n'ont que bienveillance pour les hommes. Ils exaucent généralement les demandes qu'on leur formule, à condition toutefois qu'on les accompagne de présents, perles noires, jaunes ou blanches. Ils ne refusent rien, n'ayant pas de préférence.

Leur seul ennemi est Kolikongbo. On ne s'en aperçoit que trop. Depuis la fin des temps en effet, les malheureux habitants de la terre paient les marmites cassées en ces conflits, Kolikongbo tirant les amis de N'Gakoura, et N'Gakoura ceux de Kolikongbo.

Et Daddra, Daddra, frère mobile des "ambrépi", et qui leur ressemble? Daddra, que l'on voit filer

entre ciel et terre, par certaines nuits tièdes et belles? Daddra, qui disparaît en tournant comme un coup de fusil, as-tu jamais pu savoir qui était-ce, Daddra?

Non, non, non! Tu le sauras peut-être, si tu parviens à la saison des chevreaux blancs, ce dont je doute, car je suis de ceux qui croient que tu ne feras pas de vieux os. Lorsqu'on veut vivre des jours après des jours, il ne faut pas aimer trop les femmes de son voisin, il ne faut pas que les femmes du voisin vous recherchent trop. ~~Elles ne font prisonnières du maître.~~

Et puis, tiens: je préfère me taire. Je sens que je parle plus qu'il ne faudrait. C'est dans ton intérêt, bien entendu. Mais, ce soir, ma tête n'est plus à moi. Elle tourne et tourne. Je dois être saoul.

Je te raconterai cependant, avant de me taire, la légende de Kolikongbo, brûlé de son véritable nom.

Kolikongbo est petit, tout petit, si petit qu'on ne le voit pour ainsi dire jamais, et que certains sont allés jusqu'à prétendre qu'il ne pouvait exister qu'en imagination.

Pourtant, ce n'est pas mensonge; il existe. S'il n'existait pas, aurait-on surnommé Kolikongbo tous les hommes de taille naine?

Kolikongbo réside sur les hauteurs, dans les cavernes, au milieu des bois. Il s'y nourrit de miel, d'igname, du fruit de l'arbre à caoutchouc, et de cette viande de choix qu'est celle de l'éléphant.

Il a apparence humaine. Et, si ce n'était sa stature, il serait comme toi et moi. Pieds, jambes, bras, il a tout de l'homme. Une remarque en passant: Encore qu'il soit chevelu, il n'a pas, sur son corps, ombre de poil.

Quelque petit qu'il soit, Kolikongbo est d'une force extraordinaire. Il est plus fort à lui que tous les hommes et que tous les animaux réunis. Il l'a prouvé à Batouala, qui est là, devant toi. Oui...

Kolikongbo a des plantations, des plantations! Il est riche, riche! Et puissant! C'est inimaginable!

Bref, il a beau être riche, et avoir des enfants qui égalent en nombre ceux de la race humaine, il lui est impossible de trouver assez de travailleurs pour entretenir ses immenses plantations.

. . . . . Au temps des pluies, certes, il se garde bien de quitter les cavernes où il repose. Mais revenue la belle saison, se ceignant la taille d'un vague assemblage de feuilles et d'herbes, son pagne, armé d'un immense "likongo," ou sagaie à éléphant, et muni d'une vaste besace, Kolikongbo part à l'aventure.

Alors toutes les routes lui sont bonnes, toutes lui appartiennent. Il parcourt les plateaux rocheux où le soleil brûle. C'est là qu'il prépare ses espièglerie terribles. Il va et vient, suant et bruyant. Il va et vient. Et, par peu qu'il lui chaille, il vous fait divaguer du matin au soir, écartant de votre chemin âme qui vive, vous détournant des villages...

En saison sèche, il y a peu de gens par les routes. On chasse, en saison sèche. La viande rouge et saignante vaut mieux que toutes les plantations du monde.

Tché! Qu'est-ce là? Sur l'une des routes que suit Kolikongbo, au moment que le soleil, en plein ciel, est plus chaud que de l'eau bouillante, voici apparaître quelqu'un. Il est fatigué, et ne s'aperçoit pas que Kolikongbo, s'attachant à ses pas, se rapproche de lui, arrive à sa hauteur et,

sur la nuque — Ba! — lui assène un coup effroyable, ah! oui, effroyable.

Les yeux pleins de mille lumières, un bourdonnement d'abeilles dans les oreilles, la gorge sèche et haletante, sa victime tombe, les bras en avant, continue à respirer comme un soufflet de forge, et s'endort.

Elle dort! Pas de temps à perdre. Vite! Kolikongbo l'ensache dans l'énorme "badi" qui ne le quitte jamais, et court vers ses plantations, vite, vite!

Là, il réveille le dormeur:

"— Veux-tu travailler à mes plantations? Je te nourrirai largement. Tu auras femmes, bœufs, poules, cabris. Tu ne seras pas malheureux, je t'en réponds. Nous nous entendrons bien. Mais, dans le cas où, comme je l'espère, tu accepterais ma proposition, je t'avertis qu'il faut te préparer à ne plus revoir ni ton village ni tout ce qui fut tien. Acceptes-tu? Réponds."

Généralement, pour alléchante qu'elle soit, l'offre de Kolikongbo est refusée. Et, de nouveau, — Ba! — un coup de massue tombe sur la nuque du malheureux qui, empaqueté de nouveau, est, en quelques rapides enj-

ambées, ~~rapporté~~ reporté, à l'endroit où il avait été assailli.

Lorsque notre ami reprend ses sens, le cou lui fait mal, sa tête brule, ses jambes sont flasques. Il a tout le corps moulu, et cherche à se rappeler pourquoi. Cherche que tu cherches! Tu ne trouveras rien. Kolikongbo fait bien les choses, et ne laisse pas de traces.

Cependant si, moins abruti, il savait regarder, non loin de lui il apercevrait Kolikongbo qui, l'oreille aux aguets, les yeux en éveil écoute, regarde et attend.

Que penses-tu de cette légende, Bissibingui.

"— Ce que j'en pense, Batouala? Ma foi, elle est remarquable. Seulement je crois que les anciens de nos pères apportaient trop (de qualités inventives) dans l'explication des évènements les plus simples. Kolikongbo ou coup de soleil, je ne vois pas de différence. Merci quand même de m'avoir fait ces confidences. Je ne ~~l'~~ les oublierai pas de sitôt."

Et il se mit à rire doucement.

"— Moi aussi, je connais des histoires, Batouala. Je t'en narrerais volontiers une, si elle n'était trop longue et trop compliquée. Par elle, tu apprendrais l'origine du "kobohoto", la maladie du dormir. C'est une légende mandjia. Non, non, non!

Ce sera pour une autre fois. Tu as sûr de sommeil, moi aussi d'ailleurs. Demain étant jour de grande fatigue, je crois que quelque repos nous serait nécessaire. Lorsqu'on n'a pas dormi, le bras n'est pas sûr, et l'on est moins adroit."

Depuis un moment Djouma grommelait de sourdes injures, en sa langue de chien, entre ses babines retroussées. Il se mua soudain vers l'orée du sentier, et s'y tint en arrêt, furieux, jusqu'à ce qu'une poignée d'hommes en eût débouché.

C'étaient des n'gapous de Yakidji égarés dans la nuit. Quelle chance! Leur présence rassurait Bissibingui, le libérait de son inquiétude.

Hâtivement, il rassembla un tas de feuilles, et s'y allongea pour dormir. Il avait sommeil. On ne le tuerait pas de cette nuit. Le mieux était de profiter du répit que le hasard lui accordait.

Un moment, les yeux clos, il pensa: "Demain, il fera jour." Puis sa tête oscilla lentement. La respiration devint égale et forte.

Il dormait.

X

Routes de brousse, si mouillées au matin, et si fraiches; parfums ~~moites~~ moites, molles senteurs, frissons d'herbes, murmures et, entre les feuilles, frisselis pressé de la brise; brouillards en bruine, vapeurs des collines et des vallons s'élevant vers le pâle soleil; fumées, bruits vivants, tams-tams, appels, cris, éveil, éveil! Ah! trop hauts, sur les arbres, chantent les oiseaux; trop haut tournoie et tournoie le vol des charognards; trop haut est le ciel dont semble l'azur incolore à force de lumière!

La belle journée! "Goussou", la brousse, toute la brousse va bruler. Téhé, les mbalas! Il n'est plus temps de barrir. Vous, les "béngués", ~~et~~ vous, les "voum gbas," vous feriez bien de ne plus affouiller vos bauges d'un groin vorace. A nous, les antilopes! A nous, les cibissis! A nous les "tondorrotos"! Roulés en boule, vous pouvez

hérisser vos piquants, "tondorrotos." Le feu n'en aura cure. Meuglez, goyouas, meuglez! Ou, plutôt, enfuyez-vous! En bandes par la peur désordonnées, enfuyez-vous ventre à terre, enfuyez-vous, la queue dressée, plus vite que la flèche, plus vite que le vent! Enfuyez-vous comme si, derrière vous, tout à coup, vous entendiez seigneur "bamara" rugir!

Fuyez, vous aussi, oualas et darrambas! Effrayés de votre ombre, de vos longues oreilles, effrayés de tout, fuyez, fuyez! N'ayez confiance qu'en la rapidité des zig-zags de votre course. Craignez le peuple féroce de tous ~~ces chiens jaunes ou roux qui ressemblent à~~ les frères de Djouma! Ne vous terrez plus aux creux des replis de terrains aussi bruns que vos corps. Le moment n'est plus des subterfuges. Même vos terriers ne sont pas sûrs. Allez devant vous; allez où des fumées noirâtres n'annoncent pas que le feu dévore la brousse! Allez toujours, allez, allez! Il vous faut fuir, fuir, fuir!...

La belle journée! la belle journée! La battue au feu ne peut pas ne pas être giboyeuse. Certes, au dénombrement, on n'y verra pas de "kolos," — ces très grands ani-

maux dont les très longues pattes et le très long cou dominent les plus hautes herbes ayant accoutumé de vivre, là-bas, très loin, entre l'Oubam et Kabo, ou encore du côté de N'Délé, parmi ces étendues riches en épineux, leur nourriture.

Ce que l'on ne verra pas non plus, ce sont les "Bassarayba", les Bassarayba massifs, au mufle surchargé de deux cornes inégales.

De Bassarayba: ses petits yeux, rouges de cruauté, et qui voient si mal; la laideur de sa musculeuse enclume, et son grognement formidable! Yabao! Vous a-t'il aperçu? Brou, il débouche droit sur vous, droit! Rien n'arrête son élan: fourrés, marigots, arbres, lianes, il brise, écrase, éventre et défonce tout sur son passage.

Malheur à qui le pourchasse; malheur à lui! Malheur à qui erre dans les parages où tour à tour il fronte et ruine! Qu'il se tienne sur ses gardes, celui-là! Qu'il invoque la toute puissante protection de N'Gakoura! Et si, par hasard, il lui arrive de tomber sur les fosses encore fumantes d'un Bassarayba, au vu de leur énormité, oh! surtout qu'il n'aille pas s'écrier: "Ouche! comme c'est gros!"

Ou, alors, son compte est bon, ah! oui. Soufflant, balourd, groynant, geignard, furieux, le ventre distendu et retentissant du perpétuel donvorro des borborygmes, bassaragba arrive ~~[illegible]~~, le bouscule, le culbute, le fait, en se couchant sur lui, éclater comme un bambou sec, se relève, le piétine encore, et ne s'en va enfin, patala-patala, que lorsque du cadavre il n'est plus qu'une sorte de bouillie sanglante dont, la nuit venue, les chacals se partageront les restes.

C'est pourquoi, en pareille occurrence, il vaut mieux se boucher le nez, cracher de ~~[illegible]~~ dégoût et dire: "Téhé! comme ça pue!" A peine entendu ces mots irrévérencieux, pris de honte, bassarayba détale, au plus vite.

Pas de kolos, pas de bassaragbas, qu'importe! On chasse ce qu'on trouve. On chasse pour chasser. C'est le jeu des forts, la lutte de l'homme contre la bête, de l'adresse contre la brutalité. La chasse prépare à la guerre. Elle est en dangers fertile. Prouve qui peut sa vigueur, son habileté, son courage et son endurance. Oeil sûr, pied agile, allure souple, soutenue, illassable, il faut pouvoir courir longtemps sans s'arrêter, sans s'essouffler, sans haleter, longtemps, après la bête qu'on a blessée.

Les ouatas, les darrantas, les cibissis, les tondorrotas, - avec l'aide des chiens, il est facile de les capter dans les rêts des "bandas" tendus. Les pièges de leurs mailles ne servent en effet qu'à cela.

Mais si, à la rigueur, on peut attrapper de la même façon certaines espèces d'antilopes de petite taille, on ne peut procéder ainsi lorsqu'il s'agit de l'antilope bozoto, des vouagbas, des goyonas et des mbalas.

Goyonas et vouagbas, à moins qu'ils ne tombent dans des fosses préparées exprès, il faut les fatiguer, les forcer, les acculer.

Acculé! C'est à ce moment là qu'il devient plus que dangereux, le goyona. Sentant la mort remplacer peu à peu le sang qui dégoutte de sa blessure, il fait front à l'assaillant et, tête basse, le charge....

Ainsi devisant, Bissibinqui et Batorala, celui-là derrière celui-ci, cheminaient paisiblement. Djouma les suivait.

A tout instant des m'bis, des n'gapous, des dacpas se joignaient à eux. Ils étaient armés de sagaies, de flèches, de couteaux de jets.

Le chef casqué de plumes, le corps passé au bois rouge et oint d'huile de ricin, - jour de chasse est jour de fête, - ils allaient en chantant, accompagnés pour la plupart de chiens aussi jaunes que Djouma, et aussi hargneux que lui...

Il faisait bon. Le vent, un doux vent mou, soufflant de l'endroit où le soleil se lève à l'endroit où il se couche, ventilait la brousse. Lolo avait encore un long espace à parcourir avant d'atteindre le milieu du ciel. Le tam-tam des lingas gravissait en se riant l'étendue sans route qui monte vers les villages bleus où il demeure. Les hauteurs du kaya Biga n'étaient plus, à l'horizon, qu'un point minuscule. On les avait franchies au matin.

La belle journée!

La petite troupe se dispersa à l'intersection des deux sentiers qui conduisent l'un au village de Soumana, l'autre aux villages n'gapous réunis sous l'autorité de Yakidji, ancien vassal de Senoussou.

Chacun rallia son poste afin d'y accomplir à temps donné la besogne qui lui avait été fixée. On est guetteur, rabatteur ou donneur de feu. Ceux qui chassent,

et qui chassent vraiment, ceux qui tuent, ceux-là ne sont qu'en petit nombre.

. . . . . Donc certains s'en furent jusqu'à la rivière Dangoua, qui conflue avec la Goutia pour se jeter dans le Kilimbi. C'est là qu'on devait mettre le feu.

Plusieurs autres s'arrêtèrent en deça de cette rivière, au village du chef daepa yéra Gaoda, et sur les bords de la Massaouanga.

D'autres enfin se rendirent au lieu d'élection. Il s'étendait entre les rivières Goubadjia et Gobo. Batouala et Bissibingui faisaient tous deux parties de cette dernière bande.

Les garabos circulèrent, bourrés de tabac jusqu'à la gueule. Les provisions furent étalées et, cependant que Djouma et tous ses frères chiens faisaient, à leur sale manière, plus ample connaissance, on mangea solidement. Puis on commença à parler de choses et d'autres, genoux au menton et talons ramenés contre les fesses, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ...

On prétend, disait Batouala, que les

Tamaras et que les mourous chassent par clans.

. . . ~~Il conviendrait de détruire cette erreur.~~

Il est vrai que le Tamara traque de compagnie avec sa femelle. Il est vrai aussi que, lorsque cette dernière ayant mis bas allaite ses petits, il consent à ~~pourvoir~~ nourrir tout le monde, ~~à leur nourriture à tous deux, et à celle des lionceaux.~~

Mais cette vie familiale ne dure guère. ~~Chacun pour soi n'est-ce pas?~~ ~~Ainsi~~ Dès que les lionceaux sont ~~assez~~ de force ~~pour~~ à se débrouiller seuls, Tamara père et mère leur font comprendre combien ils agiraient sagement en les débarrassant de leur présence.

Les jeunes lions, en effet, ~~ressemblent aux~~ tout comme les jeunes gens, sont insupportables. Ils désirent plus qu'ils ne peuvent; ~~ils mangent beaucoup et tout le temps.~~ Leur faim n'est, semble-t'il, jamais rassasiée. Or qui veut avoir doit pouvoir. Douhout!... dout!... dout!... Le père Tamara rugit, roule des yeux terribles, fronce sa courte crinière, découvre ses ~~crannes~~ crocs et, de long en large, se promène en se battant les flancs d'une queue irritée. Douhout!... dout!... dout!...

Il y a encore une autre légende, plus tenace que la précédente. Ne croit-on pas que les fauves crient,

lorsqu'ils [illegible] chasse? Quelle folie! C'est parler sans [illegible] réfléchir! Voyons: le chasseur qui marche sur les traces d'une antilope, n'essaie-t'il pas de faire le moins de bruit possible? Pourquoi le Damara procèderait-il autrement? s'il rugissait, tous les animaux qu'il veut surprendre ne seraient-ils pas avertis? C'est pour le coup qu'ils décamperaient!

Non: le Damara ne rugit qu'afin d'apprécier sa joie, une fois dépecée la proie qu'il a agrippée. Ah! douhout!... dout!... dout!... Tout va bien. Ma faim est calmée ou ne tardera pas à l'être... Je me sens heureux. J'ai envie de jouer à poursuivre mon ombre au soleil. Douhout!... dout!... dout!... Mon rugissement va terrifier les antilopes et les gorgonas du voisinage. Douhout!... Que les bêtes sont bêtes! Depuis le temps qu'ils connaissent ma voix, qu'ils sont habitués à l'entendre, ils ne savent encore pas que c'est lorsque je rugis que je suis le moins à craindre? Douhout!... dout!... dout!... Mon ventre est garni. Je suis fort et veux m'amuser. Montons au sommet de ce kaya. Douhout!... Que je suis hilare! De l'endroit où je suis, je domine sur toute la région. Et que vois-je? Je vois, au loin, par les plaines, détaler des troupeaux de gorgonas. Ils fuient, les innocents, parce qu'ils ont

peur de moi! Il faut que je rie! Douhout!... dout!... dout!... Et, maintenant, cherchons un endroit où, à l'abri de la méchanceté de l'homme artificieux, je pourrai digérer au frais, et siester...

"— Ne penses-tu pas qu'ils soient aussi fous que Kosséyéndé, dit Bissibingui, le récit de Batouala terminé, ne penses-tu pas qu'ils soient aussi fous que lui ceux qui affirment que non seulement les m'balas ne foncent jamais sur l'homme, mais encore qu'ils s'empressent de s'enfuir à la détonation des fusils?

Pour ce qui est de moi, j'ai la certitude que, blessés, mourous, bamaras, m'balas, bassaraybas ou goyouas cherchent tout naturellement à se venger. C'est même cette certitude qui me fait craindre les m'balas plus que la lèpre. Certes, "mbrouma" est une maladie incurable. Elle vous tue peu à peu, en vous mutilant. Mais on peut vivre de longues années avec elle. Les m'balas! Tche! C'est une autre affaire, ah! oui...

Tel est mon avis; et pour cause.

Il y a de cela plusieurs saisons des pluies, j'étais à Kémo. ~~C'est~~ Là ~~que~~ vivait pour lors un grand chasseur blanc, qui ne chassait que les m'balas.

Coquelin, – tel on l'appelait, – était un de ces "boundjous" comme on en voit peu. Sa stature atteignait celle des "saras" ou des "n'gamas", et ses yeux couleur de beau temps brillaient en son visage comme au ciel le soleil. Il portait de longs cheveux, qui lui tombaient dans le cou, et une longue barbe. Et il était d'une force telle, qu'il aurait pu assommer un goyoua d'un coup de poing.

Nous l'aimions bien. Il vivait comme nous, pauvres bons noirs. ~~Notre cuisine était sienne: maïs rôti ou bouilli, patates bouillies ou rôties, purée de feuille de manioc, viande séchée au soleil.~~ Il ~~ne~~ mangeait ~~quand ça~~ de notre cuisine, ~~comme~~ nous et, ~~comme nous, son~~ pour tout lit, il n'avait qu'un ~~n'était qu'un~~ "bobbo". C'est sur cette natte allongé ~~quand la nuit, il~~ qu'il dormait, ~~d'un profond sommeil~~ la nuit.

Un matin, on lui signala un troupeau de m'balas, qui ravageaient les plantations des villages gobous situés non loin de Ouadda, en bordure de la Ouambéré riche en caïmans.

Il ne prit que deux fusils ~~seulement~~, confia l'un ~~d'eux~~ au meilleur de ses pisteurs, chargea à deux coups celui qu'il gardait et... en route!

La chance le favorisa.

Le jour même, un peu avant le moment où le soleil commence à décliner, il releva des traces fraiches, qu'il suivit, ~~[illegible]~~ peu. Quel vacarme! Plus de doute; ils étaient là! Barrissements, branches brisées, bousculades. On entendait le grondement ininterrompu de leur digestion. Ils se vautraient dans la boue, ~~et~~ s'aspergeaient d'eau. Car ils avaient fui le soleil, sous bois, auprès d'un marigot.

Suivi de son pisteur, le blanc rampa vers eux, lentement, comme un "kokoro" qui serpente parmi les herbes.

Enfin, il vit un m'bala qui, adossé à un arbre, regardait de son côté. Quelle paire de grosses pointes! Il le mit en joue et...

Ha! Blessé, le m'bala était déjà sur lui.

On vit rapidement en des instants pareils; on agit. La peur, on ne la ressent ~~[illegible]~~ qu'après, lorsqu'on en a le temps.

Il fit un écart pour éviter l'énorme bête, l'évita et, de nouveau, ayant pris du champ, le mit en joue, appuya sur la gâchette... Tac! Un raté; ~~[illegible]~~.

Que faire? Son pisteur? Il a ~~[illegible]~~ disparu, emportant le fusil de

rechange. Fuir? Impossible. Il n'y a plus qu'à attendre la mort. Et elle vient, la mort; elle est là, dans ces petits yeux rouges, dans cette trompe roulée et menaçante, dans ces oreilles ouvertes en feuille de rosier, dans ces barrissements aigus. Elle est là. Elle est. Elle!...

Que s'est-il passé ensuite? On ne le saura jamais exactement, puisqu'il n'y avait plus personne.

On s'accorde à dire cependant que le pauvre Bon chasseur Blanc fut tout d'abord projeté en l'air par le m'Bala, lequel s'en fut crever à quelques jets de sagaie de sa victime, non sans lui avoir perforé le ventre d'une de ses défenses, avant de le laisser inanimé sur le sol.

Lorsqu'il reprit ses sens, mon Coquelin était toujours absolument seul, et se sentait faible, faible...

Des pieds et des mains, il se traîna jusqu'à la rivière, où il lava son affreuse blessure. Ses tripes dégoulinaient sur son ventre; il les rentra. Et puis, comme la nuit venait, il écrivit des signes sur un papier. Nous avons su, plus tard, par les Blancs de là-bas, qu'ils signifiaient: "je ne reverrai jamais Kéno."

Il se trompait. Il revit Kéno. On l'y ramena

en hâte. Il vivait encore. Il n'avait pas l'air de trop souffrir. Mais son visage était très pâle et son corps brulait. Mais il avait les narines pincées, les lèvres pincées et exsangues. Il n'avait cependant pas l'air de trop souffrir. Il ne se plaignait pas...

Vite, on le plaça sur des matelas, et ces matelas dans une pirogue, qui le descendit à Bangui, franchissant de nuit les dangereux rapides de Bakoundou. Car c'était la saison des plus hautes eaux.

A Bangui, les "doctorros", pour le soigner, employèrent en vain toute leur sorcellerie.

Il n'y avait plus rien à faire. "Dondorro" avait mis son ventre en pourriture. Il criait, maintenant, le chasseur blanc, il criait comme un cabri que l'on égorge. Son ventre gonflé ressemblait à un "Tadi" plein de vivres. Chaque nuit les "Mon Pélo" le veillaient. Mais ils pouvaient réciter les incantations qui conjurent le mauvais sort! Tout était inutile. La main de Kolikongbo s'était appesantie sur lui.

Il mourut chez eux huit jours après.

Pauvre Coquelin!"

Au milieu du ciel le soleil flamboya. Les

merles-métalliques annoncèrent partout l'événement. Et, accourues de l'horizon incolore, passèrent les trois grandes rafales de vent habituelles qui, chaque jour, à ce même moment de la journée emportent, aspirées en de larges tourbillons, les saletés, les feuilles mortes et la poussière.

Ce vent avait soufflé de l'endroit où le soleil se lève pour aller s'évanouir au lieu où il se couche. Et voici qu'à présent il revenait de ce dernier point sous forme de brise légère.

Alors, à droite, à gauche, des vallons, des hauteurs, des marigots et des galeries forestières les bordant, trompes, olifants et tam-tam des lingas se débandèrent en ondes immensément sonores.

Et, tout soudain, une clameur sauvage.

Taha! Le signal, le signal! La chasse est ouverte! Elle commence!

Des alentours de la rivière Dangora une fumée montait. Était-ce bien de la fumée? Oui! oui! Ténue au premier moment, presque imperceptible, son jet noirâtre s'accentua. Elle montait droit dans le ciel, - droit! - avant de s'y éverser, de s'y épanouir.

On pouvait entrechoquer le fer des sagaies contre les lames des couteaux de jet.

Taha!

XI

Taha! le signal, voici le signal! Le feu est en marche, le feu multiple et brutal, qui réchauffe ou brule, qui débusque le gibier, détruit les serpents, effraie les fauves, abat l'orgueil des herbes et des arbres, le feu qui défriche les terrains propices aux prochaines semailles et, en passant, les abonnit.

Ah! qui dira le feu? Qui louera comme il convient, avec les mots exprès de munificence et d'ardeur, ~~qui louera le soleil minuscule qu'il concentre en lui?~~

Ce soleil réduit, unique parfois, plus souvent innombrable, qui luit nuit et jour, ~~du sommeil au réveil, depuis la fin des temps,~~ en dépit de la pluie, malgré le vent!

Il faut chanter sa clarté mobile, son visage divers, sa chaleur progressive, douce, insistante, intolérable et secrète!

Gloire au feu!

Le semeur de poussière ferme-t'il vos yeux? Le feu s'installe auprès du dormeur. Il ronronne, l'entoure doucement de mailles invisibles, et l'emporte ainsi, délié de tout par la bonne petite mort du sommeil, vers ce pays ~~où les rêves n'ont pas d'étoiles~~, d'où l'on revient à chaque aurore.

La fièvre vous a-t'elle courbatu? Frissonnez-vous de froid? Le feu régularise le cours du sang qui circule dans les cordes bleues de vos bras.

C'est lui qui vous fait transpirer! C'est lui dont la chaleur lumineuse masse vos membres raidis! On pourrait croire, tant est douce sa caresse, qu'il a répandu sur eux une huile bienfaisante.

Peu à peu, en effet, leurs moindres mouvements s'assouplissent. Les muscles jouent librement. Fièvre et fatigue disparaissent. On n'a plus froid. La pluie peut bien tomber dehors! Le feu est toujours là, qui par sa fumée éloigne le vol zézayant des moustiques et, par son rayonnement, l'humidité.

Etes-vous seul et triste? Avez-vous besoin de compagnie? Halte là! Il est le bon camarade, l'ami, le

"ouandja", le confident. Comme il réchauffe les membres, il réchauffe le ~~cœur~~ foie, l'incline aux aveux, les provoque.

C'est un bon repas de chaleur que l'on fait auprès de lui, et par lui. Et ce repas, comme tout bon repas, apaise, console et enchante. Tout de lui incite à ~~la détente~~, à l'abandon. Il n'est pas jusqu'au pétillement sec de sa gaieté qui n'invite aux confidences.

Aussi, qui louera le feu comme il convient? Surtout, qui chantera sa belle chanson rouge, lorsque mué en incendie, vaste, brusque, énorme et multiforme, il lance sur la brousse, sur les kayas, à la débandade, ses peuplades échevelées de flammèches, ~~ses tribus d'escarbilles et de cendres~~, et cette grande immense clameur confuse, lourde du craquement des arbres qu'il effondre?

Qui dira la chanson du feu de brousse? Il est ici et là, et encore là, et là encore, et plus loin encore! Il ne tient pas en place. Les solitudes ne lui suffisent pas. Il les dévore en un instant, ~~lorsque l'on ne voit pas de loin, lorsqu'il fait jour~~.

~~Oh! il ne cherche pas à se cacher. L'eau exceptée, il ne craint rien. Mais le soleil l'envie. Et son grand~~

~~frère le soleil a tout pouvoir sur lui. Ses rayons, il les emploie à atténuer la clarté des flammes! Heureusement qu'il ne peut davantage, sinon!...~~

~~D'ailleurs le feu n'a cure de cette jalousie de basse envergure.~~ Il va, d'herbe en herbe, par bonds. Il se rapproche. Qui est patient le verra bientôt. Encore un peu de temps, rien qu'un peu de temps, ~~et~~ l'on entendra son furieux grondement, qui est là-bas, partout où il y a ces fumées!

Mais... mais!... Où va-t'il? Ne voilà-t'il pas qu'il prend la direction de la rivière Pongou et du village de Soumana?

Hé! Poupou! Mon ami Vent! Poupou, mon "ouandja", rabats le feu sur le village de Gaoda! Que N'Gakoura nous soit favorable! Sinon, cela ne ferait pas notre affaire, ah! pas du tout...

Non, voici qu'il revient. Tout est pour le mieux. Voici qu'il revient, le feu, et qu'elles s'accroissent, les fumées. L'air est chargé de l'odeur des plantes aromatiques. Une dernière fois, affûtons sagaies et couteaux. Il est temps! Il est temps!

Le tam-tam des lingas! Que dit-il?... Il y a... des boeufs sauvages... Effrayés par le feu... ils galopent... vers le village... de Nibani... ~~Tas de vagins putéfriés~~!... Quoi, encore?... Ah! bon, ah! bon... Dans le village... de Nibani... il y a... des rabatteurs... et des bouteurs de feu... Parfait!... les derniers... ne tarderont pas à... enflamber... la portion... de brousse... commise à leurs soins... ~~Qu'est-ce qu'ils vont prendre, ces gogouas de mes deux!... Qu'ils viennent~~!...

Iaha! iaha! Le parler des lingas est un bon parler! Iaha! du village de Nibani des fumées surgissent, noires! ~~Il y a beaucoup d'herbes hautes dans les parages du village de Nibani! Mais, pour sûr, moins hautes qu'ici, où elles atteignent la taille de deux hommes superposés.~~

Que de charognards!... Que de fumées!... On ne voit plus le ciel. Les fumées et les charognards l'ont voilé. Ils ont aussi voilé le soleil. Il n'y a plus que de la fumée et que des charognards! L'abondance des ~~ces derniers~~ charognards prouve ~~que le~~ l'abondance du gibier ~~est abondant!~~... Vive la chasse! Vive le présage des charognards! Tiens! Trois d'entre eux, ensemble, piquent droit vers le sol. Qu'emportent-ils?...

Toutes ces exclamations s'entrecroisaient parmi

un brouhaha indescriptible de cris.

L'affluence allait croissant. La cohue et le tohu-bohu augmentaient. Le ban et l'arrière-ban des villages m'bis étaient là. Porro et Ouhorro, capitas de Batouala, plaisantaient avec leur mokoundji. On remarquait aussi les trois chefs n'gapous Yakidji, surnommé Cambassère, Nibani et Yérétoungou. Quant à Bissibingui, il se divertissait aux dépens de Kosséyéndé, le fou.

Pauvre Kosséyéndé! Comment avait-il pu se traîner jusqu'à la rivière Gobo? Il ne tenait plus sur ses jambes qu'avec peine, et à condition de s'appuyer sur un bâton.

Pauvre Kosséyéndé! "Kobohola", la maladie du dormir, l'avait décharné au point qu'il avait l'apparence d'un squelette vivant. Sur son cou maigre, aux veines bourrelées de ganglions, dodelinait sa grosse tête osseuse. La maladie avait rendu roux ses cheveux. Ses yeux étincelaient dans la caverne de leurs orbites. Et, lui, tremblait de tous ses membres grêles, arbre épuisé où monte le froid de la mort. ~~La voix chevrotante, indécise et cassée, faisait mal~~. Tout de même, lorsque, les mains aux hanches,

il essaya de danser, ce Kosséyéndé, et que ses genoux débiles cliquetèrent l'un contre l'autre, — en coup de vent des rires s'élevèrent, inextinguibles.

Alors il s'arrêta soudain, et ~~[illegible]~~ tira de sa "~~[illegible]~~ besace deux hérissons de la grosseur du poing.

~~[illegible]~~ Un cercle se forma ~~[illegible]~~ autour des to'ndorrotos.

Les petits animaux s'étaient ramassés sur eux-mêmes. ~~[illegible]~~ les m'bis et les n'gapous présents firent tinter leurs sayaies en sourdine, fer à fer et lame à lame, jusqu'à ce que les tondorrotos se fussent mis à danser ~~[illegible]~~, doucement, leur mufle battant la mesure au bruit concerté du métal.

Tondorroto... tondorroto...
Ddo... ddo,
Tondorroto!

Ding... ding... clam... clam... ding... — résonnait le fer des lames, — clam... clam... ding... ding...

Toi, hérisson, toi, hérisson,
Danse, danse,
Toi, hérisson!

Cependant, poussés par la brise du large, les feux de brousse et la fumée gagnaient sur la rivière Gobo.

Cela ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ importait peu à Kosséyendé! Il riait à gorge déployée, Kosséyendé; il riait aux larmes. Ah! les "boundjous" ont beau savoir presque tout. Ils ne savent pas que les tondorrotos sont sensibles à la musique, et qu'ils dansent à leur manière aussi naturellement qu'un chien, jeté à l'eau, nage!

Tondorroto... tondorroto...
Ddo... ddo,
Tondorroto!

Clam... clam... ding... ding... Les côtes, sous la peau, à force de rire, saillaient à éclater. Il riait, riait. Des hoquets succédèrent au rire. Et, tout à coup, il chut ~~[illegible]~~ dans l'herbe à la renverse, les yeux révulsés et l'écume à la bouche.

Tondorroto... tondorroto...

Debout, tous! Debout! ~~[illegible]~~. ~~[illegible]~~ Le halètement du feu s'enfle, devient plus chaud, cuit. Les fumées

étouffent. Ouh!

Les fosses à bœufs sont-elles bien dissimulées sous des branchages? Oui. Tout est fin prêt. En place, les bons tireurs! On n'a plus qu'à attendre, l'œil dur sous les sourcils froncés, et la sagaie au poing.

~~Quelle attente~~! Des pétillements, des détonations, des craquements, des brasillements, ~~tout cela bref~~ ou sourd, ~~sec ou prolongé~~.

Des cris! Et puis de la cendre! Et puis des débris d'herbes et de feuilles brulées! Et puis des essaims d'abeilles, des vols de petits oiseaux et d'insectes de tous genres: bousiers, papillons, sauterelles, mouches, cigales! Et puis encore de la cendre, de la cendre!...

~~Plus fort~~, le vent précipite la vitesse du feu. ~~Soudain, encore que lointaines~~, les flammes deviennent visibles. Leurs longues larges langues lèchent les herbes sèches et rèches, qui pètent.

Une clameur! Des cibissis! Enfin! ~~Les sagaies entrent en jeu.~~

D'autres clameurs! Des antilopes! des cochons sauvages! des oualas! ~~des oualas! Encore des antilopes~~! C'est

fête! C'est joie! Djouk! flache! deux, trois, quatre sagaies trouent la même bête!

Le sang fume! Ah! la bonne odeur du sang. Et comme elle enfièvre! Et comme elle enivre!

Des antilopes! des ibissis! des "bibris!" Tuons ces espèces de cochons à piquants longs et durs!... Du sang, du sang, partout! La chasse est une danse rouge et farouche. Taha! Un oualo de plus!...

Att!... attention!... Un mouvoi!... Sauve qui peut!... Vite! à cet arbre... Vite, dans ce fourré!... Où trouver un abri?... Un mouvoi!... un mouvoi!... Sauve qui peut!...

Bissibinguis n'ont pas le loisir d'entendre ni de réfléchir davantage. D'aboiement des chiens, les cris de leurs maîtres, les flammes, leur éclat, leur chaleur, l'ivresse née de la vue du sang et de la violence des mouvements auxquels il venait de se livrer, tout ce tumulte de sons, de gestes et de lumière l'avaient étourdi.

Juste à ce moment, une massive sagaie à éléphant bourdonna à sa droite. Qui l'avait lancée? Batoualo! Mais, l'espace d'un clin d'œil auparavant, il s'était jeté de côté, à plat ventre, afin d'éviter la pan-

thère, qui bondissait vers lui...

Lorsque tout tremblant encore, il se releva, le pauvre panthère disparaissait avec des feulements furieux.

Par contre, là, tout près, Batoula le mokoundji râlait au milieu d'un attroupement de n'bis et de n'gapous.

Irritée par l'acte de cette sagaie qu'elle avait vu venir, et qui ne lui était pourtant pas destinée, - la panthère, au passage, d'un coup de patte, lui avait ouvert le ventre...

XII

Batouala râlait doucement.

Depuis quinze sommeils, il en était ainsi. Du matin au soir, du soir au matin, allongé sur son bogbo, il criait ou gémissait, sans fin ni cesse.

Une fièvre continuelle rongeait ses os, battait ses tempes, brulait son corps, et lui faisait de temps à autre demander : " à boire !... à boire !... "

La boisson absorbée, il ne tardait pas à vomir tout ce qu'il avait bu, ~~chaque fois qu'il s'efforçait de "ndja", il poussait des hurlements de douleur~~, et haletant de douleur retombait sur son bogbo, ~~haletant [illegible] comme une bête acculée~~.

Mais, ce jour là, pas de vomissements, pas de fièvre. Il ne criait plus, Batouala. Une froide sueur le mouillait. Il bougeait à peine. Au lieu de se plaindre et de geindre, il parlait, parlait, parlait, ne s'interrompant guère

que lorsque le râclement d'un râle éraillait sa gorge.

Ah! ce marmonnement, ce marmonnement interminable, les syllabes dégagées de ces onomatopées et de tous ces mots sans liens; ces phrases qui se cherchent, et ne parviennent pas à se trouver, tant est grande la diversité du fourmillement des idées; ces discours pour les ténèbres; ces soliloques essoufflés devant l'inconnue, soliloques, ou plutôt essais de prouver à tous et à soi-même qu'il est impossible que l'on puisse mourir déjà; cette volonté de résister, alors que tout est vain, ces forces d'anéantissement que chaque homme porte en soi; ce suprême élan à la lumière; ce débat entre la vie qui s'en va et le grand repos qui vient; cette angoisse ressentie, — c'est le délire, le délire...

Quelques instants encore, une nuit peut-être, tout au plus une nuit et un jour, et Batouala, le grand makoundji, ne serait plus qu'un voyageur.

Les yeux clos à jamais, il partira pour ce noir village qui n'a pas de chemin de retour. C'est là qu'il rejoindra son "baba", et tous les anciens qui y avaient précédé ce dernier. Là, on ne voit plus ni la Pombo, ni la

Bamba. On ne découvre plus ni les hauteurs ni les vallées familières ~~à la rue~~. On n'a plus à mépriser les blancs. On n'a plus à leur obéir ~~aux commandants~~. On ne peut plus se disputer avec tel ou tel au sujet de femmes. Les chants, les ripailles et les danses ne durent pas toujours. Les chasses ne durent pas toujours. Après la saison sèche, la saison des pluies. L'homme ne vit qu'un instant. Et la preuve de cette vérité était là, tangible. Car, c'en était fait de Batouala. Car, bientôt, il allait mourir. Car, en cette fin de jour ce délire tranquille succédant à trop d'agitation c'était, oui, c'était l'agonie, le "léa-léa"...

Pauvre Batouala!

Et pourtant, on l'avait bien soigné! Oh! pas dès après l'accident.

Il est bien vrai qu'un blessé est toujours intéressant, surtout lorsqu'il s'appelle Batouala.

D'accord!

Mais, pour un blessé, doit-on négliger un troupeau de gogouas ~~qui passe en~~ meuglant à une portée de sagaies?

Ça, non!

C'est pourquoi on vous avait laissé mon Batoucala, roulé dans une couverture, à l'ombre d'un arbre, sous la garde de Djouma, son chien, pour courir après les bœufs sauvages.

Un peu plus tard, quand on s'occupa de lui. N'Gakoura! quel ennui, partir pour la Bamba, au lieu de rester à se saûler de viande, avec les compagnons.

On l'avait couché sur une civière. Quatre hommes, torches au poing, ouvraient la marche. Ces torches trouaient l'ombre d'une clarté fumeuse, que suivaient les porteurs de civière, quatre noirs, et l'arrière-garde, quatre hommes encore, torches au poing.

Bissibingui et Djouma fermaient le cortège.

Quelle lente marche! Quelle lourde marche! Quelle lente, sourde et lourde marche!

Parfums nocturnes, lucioles, fruits d'ailes, rosées, feux mettant longtemps à s'éteindre, à droite, à gauche, on voyait, on entendait, on traversait tout cela.

Et un silence!

De distance en distance, les porteurs de

torches relayaient les porteurs de civière.

Tous, ils étaient également taciturnes. Il ne fallait aller ni trop vite ni trop lentement. Il ne fallait ni trébucher ni faire de mouvements brusques, de moindre heurt, et Batoucala gueulait comme un voumba que l'on saigne. Si N'Gakoura n'entendait rien, c'est qu'il y mettait de la complaisance ou que sa surdité était sans remède!

Ils avaient longé la Gontadjia, franchi la chaîne de mamelons qui surplombe la Baïdou, escaladé le massif du Kaga Biga, dont le ventre renferme des cailloux d'un violet transparent, que les Foundjous disent précieux. Ils avaient atteint les villages de Débalé où coulent les eaux fraîches du Kavala.

Là, repos, le temps de manger un peu de viande, de changer et de boire. Et, de nouveau, en route!

Une rivière: la Bouapata. Et, plus loin, dans la direction de Grimari, à main droite, une autre rivière: la Yakoumba. Puis, coup sur coup, le Yako, et son affluent, la Balembé. Un dernier marigot. C'est le marigot Patakala. Après, ce sont les terrains où furent plantés du mil, du

maïs, du sésame, des haricots, des arachides, des gombos, des patates, et...

Halte! on est devant la case du mokoundji.

Tu es devant ta case, Batoucala!...

Des Blancs ont leurs docteurs, les nègres leurs sorciers. Allez! soyez sûrs qu'ils se ressemblent. Ceux-ci valent bien ceux-là. Il y a de bons docteurs et de mauvais sorciers. Il y a de bons sorciers et de mauvais docteurs. Mais, quoi qu'il arrive, on doit exécuter les ordres du sorcier.

Aussi, devant la case de Batoucala, on avait disposé, sur une manière de petite claie à claire-voie, les gris-gris efficaces, les sachets aromatiques, les amulettes souveraines contre le mauvais œil, les sonnailles et les clochettes qui terrorisent les esprits malins, et les chassent.

Les esprits malins ayant malgré cela tardé à disparaître, des voceratrices et des joueurs de "gónga" vinrent le veiller chez lui.

Hélas! on eut beau faire retentir sa case des cris et des tam-tams les plus affreux, la maladie, hélas! restait maîtresse. Un génie méchant torturait ~~sa pauvre~~

corps amaigri. Ce n'était plus la peine de lui enserrer fortement le ventre d'une corde! Dondorro n'avait-il pas outrepassé quand même la limite que l'on avait voulu lui marquer par là?

. . . D'ailleurs de jour en jour ce ventre étalait davantage sa pourriture. Des mouches à charogne, des grosses voumas bleues, vertes et noires tombillaient sur la plaie qu'il leur offrait, une plaie tuméfiée et suintante.

Rien n'avait pu vaincre les sortilèges de Dondorro, ni le nettoyage à l'eau chaude, ni les exorcismes, ni l'application de certaines herbes cicatrisantes macérées dans du crachat, ni les cataplasmes de fouse de vache, ni la cautérisation au fer rouge.

Djouma lui-même, écœuré par la puanteur qu'elle dispersait, ne léchait plus la blessure de son maître. Il avait rempli tous ses devoirs de chien. Que pouvait-il faire, puisqu'il n'y avait plus rien à faire?

En désespoir de cause, on alla consulter le commandant. Le commandant s'était montré d'une amabilité charmante. Aux conseils demandés, il avait répondu que Batoucala pouvait crever, et tous les n'bis avec lui.

Alors on avait renoncé aux incantations, aux exorcismes, aux amulettes. On avait renoncé aux sachets d'aromates, aux médicaments de sorcier, aux gris-gris. Disparus, les joueurs de goonga! Parties, les voceratrices! Batouala la pouvait mourir; on avait commencé à piller ses biens.

Sois heureux, Batouala! Ton agonie n'est pas inutile, puisqu'elle rend la mémoire à tant de gens!

On a réparti ~~tout~~ le mil de tes greniers; ~~tout~~. On a raflé tes troupeaux et volé tes armes: couteaux de jet, sagaies, arcs, flèches et boucliers. C'est tout juste si l'on ne t'a pas encore volé tes femmes. Il est vrai qu'elles sont déjà retenues...

Doucement, Batouala râlait.

De quoi rêvait-il? Rêvait-il seulement? Savait-il que, ce soir-là, il n'y avait presque plus personne auprès de lui, dans sa case? Savait-il que, bien que l'air fût chaud, il grelottait au froid soufflant du large de la mort?

~~Mais non~~, puisqu'il délirait, puisqu'il râlait, ~~il~~ pour il ne pouvait pas savoir que, Djouma, Bissibingui et Yassiguindja exceptés, tout le monde l'avait abando-

nné, même ses capitas, même ses proches, même ses femmes, et les enfants qu'il avait eus d'elles.

Il ignorait donc que Bissibinguí et Yassiguindja étaient là, dans sa case, séparés l'un de l'autre par le feu qui ne le réchauffait plus. Il ignorait que Djouma ronflait tête à cul sur les paniers à caoutchouc, - là. Et il n'entendit même pas, Bissibinguí ayant violemment attiré Yassiguindja dans ses bras, il n'entendit même pas les cabris chevrotter, ni les canards faire peha-pehapeha, peha-pehapeha, le cou tendu curieusement dans la direction de ce bruit pour eux insolite.

Il délirait...

"- Oui... Beaux causeurs, les blancs; admirables causeurs... Tout en dehors. Dedans? Rien...

Nous ne voulons pas que vous vous battiez. Plus de palabres; plus de guerres!

Tuer les femmes ou les éventrer, enceintes; couper les mains des enfants, - des porteurs, les enfants! Tous les mâles: des porteurs, des bêtes à impôt, des condamnés au caoutchouc perpétuel... Ah! cette gorge, - et bien,

tout ça, manières de brutes, manières de sauvages.

On n'étrangle pas les vieillards. On doit respecter les gens. On ne s'attribue pas leurs richesses. On ne détruit pas les villages par le fer ~~ni~~ par le feu, ~~ni les plantations~~. Il n'y a pas de bandas; il n'y a pas de mandjias; il n'y a pas de nègres; il n'y a pas de blancs. Il n'y a que des hommes. Et tous les hommes sont frères. Tous. _ ~~Aha! un couteau, que je m'ouvre... cette... gorge...~~

Nous vous obligeons à travailler? C'est dans votre intérêt. C'est pour vous égaler à nous. Et allez donc!

Le caoutchouc? Précieux, le caoutchouc! Nous vous l'achetons... trois francs le kilo. Et encore nous y perdons... en l'achetant à ce prix là... C'est à peine si, à M'Poutou, on nous en donnera douze francs!

Quoi qu'il en soit, quittez vos enfants, vos femmes, et même vos villages. Il me faut du caoutchouc. Il y aura des matabiches: sel, alcools, vêtements, boîtes de conserves, marmites... Je m'appelle le Commissaire, et commande aux commandants.

Voici ma femme. Elle est blanche, hé? Tu en voudrais? Assieds-toi à côté de nous. Plonge tes doigts dans

nos plats!... Et sache que, plus vite, et plus vous nous apporterez de caoutchouc, surtout de la liane, plus d'argent vous toucherez, et plus rapidement sera acquitté votre impôt...

Haha!... Ouh!... Encore?... Votre impôt... l'impôt!... Il est enfermé... le Gouvernement... ses sandoukous? Bouches mouvantes!. Ils ont enlisé l'argent... nécessaire... à la construction des villages, des routes, des ponts, des arbres servant de support aux fils qui parlent... l'argent nécessaire... à l'... à l'achat des médicaments ... capables de guérir toutes... les maladies...

Des maladies!... de daviké, qui nous est communiqué par les femmes, Et le "kobaholo."

Comme il rend maigre, le kobaholo!... Hosséyendé... Il déchame, il dessèche; on est aussi gras qu'un coup de trique...

Au début, on souffre tellement de la tête, qu'il est impossible de fermer... l'œil. Ainsi, pendant des lunes On ne mange pas, les femmes ne tentent plus, les mains tremblent, et la langue; les cheveux prennent une couleur jaune ou rousse... Et puis l'on se met à dormir... dormir, dormir...

Aurais-je le kobaholo? Mes paupières sont... lourdes... Voudrais les ouvrir!... Impossible... Je vais dormir... dormir...

Et "m'Bouma!" Je l'oubliais... Oh! la terrible maladie! Elle vous éverse le nez... Oui, le nez imite la forme d'un bec de perroquet, d'un bec de "koukourrou"... Elle mutile vos lèvres, change... en griffes... vos ongles... mange vos yeux, vos mains, vos...

Et bien, tel était le parler... N'gakoura!... Qu'ai-je... à cette... Aha!... maudite... aha!... à cette maudite... gorge... qui m'... empêche... de respirer?... Oui... tel était le parler des... Boundjous!

Belles paroles... n'est-ce pas?... Les actes?... Autre chose, les actes!... Farine de maïs, farine de manioc... toujours de la farine... Oui. Mais pas le même goût.

Liée! Pas de guerres... Ne torturez ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants!

Et que nous apprend-t'on?... Tous les blancs palabrent, à M'Poutou... alémans, frandjés, ingles. Et les alémans, paraît-il, châtrent... les hommes, violent... les femmes, coupent... les mains aux enfants... brulent... les grands vi-

Nayes, volent, et détruisent ce qu'ils ne peuvent voler...

La Tonne histoire!... les frandjés protestent... comme si, de leur côté, ils n'en faisaient pas... autant!

Est-il besoin d'aller... si loin... se rendre compte de ce... dont ils... sont capables?

Non... non!...

Ils ne tolèrent pas que... nous... nous battions ... entre nous? Parfait... Mais alors... pourquoi nous forcent-t'ils à nous battre... pour eux?

Ah! tu ne veux pas aller à M'Pouton? La chicotte, on ne l'emploie pas que... sur les chiens?... Il y a aussi la prison... la prison! Et... lorsque vous serez las de crever de faim, de croupir dans la saleté, la maladie, la vermine; lorsque vous aurez dit oui, enfin, - sales nègres, la corde au cou... vous serez dirigés sur... Bangui et, de là, sur Brazzaville et M'Pouton...

Pardon, mon commandant! pardon, mon commandant!... les palabres des Blancs... ne sont pas... mes palabres...

Tu crois ça, mon vieux? En avant! Debout! Marche!... et crève!...

. . . . . Ta famille?... Parents, femmes, enfants, ouandjas, je m'en fous! Intends-tu? Je... m'en... fous!...

Quoi! On te... donne... quarante patas... Deux cents francs! C'est une somme!... Tu peux bien, mieux, tu dois... aller... te faire tuer, afin... de mériter la largesse qui t'a... été faite!...

BM Bx

Deux cents francs!... C'est trop, pour toi... j'ai ordre... d'en retenir... la moitié. Elle... servira à... payer... l'impôt de ton village...

Et, à présent, va-t'en, va-t'en, sale nègre! J'étouffe!... aha! aha!...

Et dire que... nous... sommes... nous sommes ... des... sau... des sauvages, rien... que des sauvages!...

Je... je... j'étouffe!... Aha!... aha!... aha!... aaaa!..."

Djouma était venu flairer son maître, longuement.

Qu'avait-il donc senti, Djouma? Quoi donc l'avait averti que le dénouement approchait? Avait-il voulu entendre, de plus près, la voix de celui qu'il regrettait peut-être en son âme obscure? Le vieil ins-

tinct avait-il vibré en lui, qui pousse les bêtes, lorsque l'une d'elles va mourir, à faire trêve à toute querelle, et à écarter, sans bruit, d'un mufle ampieux, les herbes, pour respirer l'insaisissable? On ne sait. Toujours est-il qu'un moment après il alla s'accroupir, l'échine au feu, d'un air grognon, le museau allongé sur ses pattes de devant.

Yassiguindja et Bissibinguï avaient fixé Batouala en hochant la tête.

"Kouzou?" demanda-t'elle en un murmure: "Est-il mort?"

"—Non; pas encore, répondit-il"

Ils se regardèrent. Quels regards! Un sourire. Quel sourire! Ils étaient seuls au monde, maîtres de leur destinée. Rien plus ne les empêchait d'être l'un à l'autre. Ils s'étaient compris.

Aussi, malgré ce mourant,— parce que nous sommes soumis aux lois du désir; parce que les vivants ont toujours raison des morts; enfin parce qu'ils s'attendaient depuis trop de lunes,— ils allaient l'un par l'autre se procurer un peu de joie physique; ils voulaient se prouver que réside dans la satisfaction des sens l'

allègement de nos peines et, sans doute, le seul bonheur de vivre.

Batoula, les narines pincées, hoquetait:

"Af... af... af... a-haf!... af... Bis... sibinguì... af... af... Yassig... guindja... a-haf!... af... af... af... voudrais ...les... tuer... ah!... af... Fête des ganzas... a-haf!... af... af ... af... af... les... tuer... ces... af... af... misér... af... af... ces misérables!..."

Douceur de vivre! Instant, de tous le plus merveilleux! Bissibinguì s'approcha de Yassiguindja, l'embrassa et, la courbant consentante sous l'étreinte de son désir, prit possession de sa chair profonde...

Tu peux hoqueter, Batoula, hoqueter! Inutile de t'obstiner davantage à ne pas vouloir mourir. Si tu savais? Mais tu ne sais pas! Tes seuls existant! Ils t'ont supprimé. Tu ne comptes plus, et pour eux encore moins que pour les autres. D'ailleurs, exceptés leurs corps, ils ne sont pas auprès de toi. Leur esprit loin d'ici voyage.

Mais quoi! Pourquoi ont-ils cessé, tes hoquets? Est-ce la fin? Non. Ah! tes yeux, tes yeux! Soudain, pourquoi se sont-ils ouverts, tes yeux, dans l'ombre? Et

pourquoi l'interrogent-t'elle ainsi, fiévreusement? Que vois-tu? Elle, n'est-ce pas? Elle? La mort?

Ha! Et pourquoi, pourquoi hors de tes couvertures te dresses-tu, hideux de maigreur? Pourquoi?

Tu t'avances, les bras tendus, ~~tu t'avances~~, en titubant, comme un enfant qui s'apprend à marcher.

Où vas-tu? Vers ta femme et vers son ami! Tu seras donc jaloux jusqu'au dernier soupir? Mais laisse-les donc tranquilles, puisque tu vas mourir! Imite Djouma! Il ne s'intéresse pas à leur ardeur, et dort en bon chien qui il est.

Va; laisse-les! L'instinct a dominé leur volonté. Ils ne se rappellent pas où ils sont. Ils ne te voient pas. Ils ne t'ont pas encore vu. Ils ne...

BM Bdx

. Voilà ton œuvre! Désunis, ils se sont plaqués contre le mur, leurs dents et leurs membres claquent de terreur. Et toi, toi!... N'Gakouma! achevé par l'effort que tu viens de faire, tu as chu sur le sol comme un grand arbre tombe,- lourdement.

A ce bruit les canards gloussent, les poules caquètent, et les cabris courent en tous sens. Djouma par

habitude grommelle sans ouvrir les yeux. Et les termites, longtemps, longtemps, emplissent leurs galeries de terre brune d'un frottement qui se prolonge.

Mais déjà par l'ouverture servant de porte, Yassiguindja et Bissibinguy se sont esquivés, et fuient éperdûment dans la nuit.

BM Bdx

Ils marchent ou courent vers Krébedjé, "Katcha-Katcha, Katcha-Katcha", le plus vite qu'ils peuvent, malgré les serpents, malgré les morsures, comme s'ils croyaient, dans l'ombre, entendre le mokoundji Batouala les poursuivre de ses dernières injures et de ses malédictions.

7